BR
45
C28
v.13
GTU

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/tudessuroberlin13unse

Cahiers de la Revue d'histoire et de philosophie religieuses publiés par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg

N° 13

Date Due

ÉTUDES SUR OBERLIN

PAR

H. STROHL

MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain
1926

LIBRARY
PHILADELPHIA BAPTIST THEOLOGICAL SEMINARY

BR
45
C28
v. 13

Cet ouvrage est sorti des presses
de l'IMPRIMERIE ALSACIENNE
à STRASBOURG

922
O12St

Les idées religieuses d'Oberlin[1]

1740—1826

Tout le monde a entendu parler de l'œuvre scolaire d'Oberlin, mais même le pédagogue averti éprouvera une surprise, s'il prend la peine d'examiner de près les programmes scolaires, les cartes, les collections contenues dans les armoires de la chambre Oberlin au musée alsacien. Quelle somme de travail fourni par l'organisateur de l'instruction publique au Ban-de-la-Roche, pour adapter tout l'enseignement à son but de former des hommes complets et des femmes accomplies, capables de faire face, dans des conditions déterminées, d'une façon aussi parfaite que possible à tous leurs devoirs de chefs de famille, de citoyens et de chrétiens.

Tout le monde a également connaissance de l'œuvre sociale d'Oberlin, de la diversité extraordinaire de ses intérêts, et de l'ampleur des réformes qu'il a réalisées dans tous les domaines de la vie matérielle et des relations sociales. Le logement, l'alimentation. l'hygiène, la culture des champs, l'exercice des métiers, l'amélioration générale des conditions d'existence, l'établissement et l'entretien de moyens de communication, les divertissements, tout cela a été l'objet de ses préoccupations. Stimulé par le désir de rendre service, il a consacré un énorme labeur à acquérir les connaissances multiples nécessaires pour lui permettre d'être en toutes choses un guide sûr, un conseiller éprouvé, et il a déployé pendant plus d'un demi-siècle une énergie inlassable pour faire accepter ses directives.

Mais ce n'est ni le travail pédagogique, ni l'action sociale qui caractérisent réellement l'homme. Oberlin fut et resta toujours avant tout pasteur. C'est la vie religieuse qui fut sa préoccupation essentielle, et c'est sa ferveur personnelle qui fut la grande inspiratrice de toute son œuvre.

Avant d'exposer ce que fut sa piété et sa pensée, et de rechercher en quoi a consisté son originalité, il nous semble indis-

---

[1]) Extrait de la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses,* 1926, N° 3. Pour les citations de textes, nous renverrons le plus souvent le lecteur à la biographie d'Oberlin de M. C. Leenhardt, qui a pu utiliser un grand nombre de manuscrits dispersés depuis et qui, dans son ouvrage et en appendice, en a donné de nombreux et précieux extraits.

42074

pensable d'indiquer les *influences* qu'il a subies et de le situer dans son milieu et dans son époque.

Sa famille avait des accointances avec les frères *moraves*. Oberlin est né au moment où le piétisme de Zinzendorf était l'objet d'une réelle persécution à Strasbourg. Ses parents choisirent comme parrain de leur fils l'homme de confiance des amis des moraves, Lembke. Pendant toute sa vie, Oberlin a gardé une vive sympathie pour la communauté des frères. Plus tard, la mère d'Oberlin choisit comme guide spirituel le pasteur *Lorenz* qui avait inséré l'esprit morave dans son luthéranisme traditionnel et qui insistait moins sur la doctrine de l'Eglise que sur la consécration personnelle à Dieu et au Sauveur[1]. Voici le sujet caractéristique de l'une de ses prédications: « *Jesus ganz für die Seelen und die Seelen ganz für Jesus.* » Engagé par sa mère à suivre régulièrement les prédications de Lorenz, Oberlin aussi fut conquis par la piété de ce digne pasteur et professeur dont il subit l'influence pendant ses études et auquel il conserva un profond attachement. Lorenz était une âme conquérante poussée par un puissant besoin d'agir pour gagner des âmes à son Sauveur. Mais si, chez beaucoup de moraves et plus tard chez beaucoup d'hommes du réveil qui ont subi leur influence, le désir d'agir devenait un besoin d'agitation continue, une vraie passion des voyages, une hantise de nouveaux champs d'action à découvrir, Lorenz restait assez luthérien pour s'en tenir au « *Bleibe im Lande* »[2] traditionnel. Il fut un pédagogue qui se préoccupait de faire progresser les âmes gagnées en principe pour la vie chrétienne. Il utilisait moins le dogme que l'histoire sainte pour former la vie spirituelle des enfants et de ses paroissiens. L'exemple de la vie devait faire naître la vie. Il y avait là une porte ouverte sur la vie. Tout cela se retrouve chez Oberlin: l'esprit conquérant, le besoin d'agir, mais moins en largeur qu'en profondeur, la « stabilitas loci », l'intérêt pédagogique, l'intérêt pour toutes les possibilités d'application des principes chrétiens.

Mais si Lorenz restait individualiste, essentiellement préoccupé du salut individuel, selon la tradition luthérienne et surtout piétiste, Oberlin n'a jamais dissocié le problème du salut individuel de celui du salut collectif. Il y a donc, chez lui, une influence plus profonde que chez Lorenz de la préoccupation des moraves de créer une réelle communauté de frères.

---

[1] Lorenz faisait remonter sa conversion à la lecture d'une méditation de Rambach. Les ouvrages de Rambach et les œuvres de Doddridge traduites par Rambach furent des livres de chevet d'Oberlin.

[2] « Reste au pays ».

Voilà le fondement de la vie religieuse d'Oberlin, *une piété dont le 2e article du crédo est le centre*, un besoin de cultiver la vie cachée en Christ et de réaliser avec des âmes sœurs une communauté fraternelle, le corps du Christ.

Dans cette piété christocentrique vient s'insérer un élément qui n'était pas étranger à l'ancien luthéranisme strasbourgeois, et pas non plus entièrement négligé chez les piétistes, mais qui chez Oberlin prend une place plus importante que dans le passé et contribue à donner à sa conception de la vie chrétienne son originalité. C'est la foi au créateur et *l'intérêt religieux pour la création*, le désir de la connaître, de la faire respecter, d'utiliser comme cadre et comme instrument de l'activité chrétienne tout ce que le Père céleste met à la disposition de ses enfants. On est saisi de l'intensité de sa communion avec la nature quand on le voit subjugué par la majestueuse beauté d'un paysage d'hiver, quand on le voit faire, selon un mot de T. Fallot de l'agriculture une sorte de « rite sacré », ou quand on examine ses herbiers, ses collections de pierres, ses cartes géographiques, tout cet ensemble d'objets qui lui ont servi à faire connaître, admirer, aimer, utiliser, dans un esprit de saint respect, l'œuvre du Créateur. Oberlin élargit de nouveau le domaine de l'expérience religieuse, en ne dissociant pas le règne de la nature de celui de la grâce.

Il subit là, sans nul doute, l'*influence du XVIIIe siècle* dont la philosophie religieuse insiste sur la preuve cosmologique et la preuve physico-téléologique de l'existence de Dieu, et pour qui la nature redevient une révélation divine et l'objet de l'investigation humaine.

Mais il n'adopte pas la conception déiste qui voit dans l'univers la grande horloge mise une fois pour toutes en mouvement par le grand architecte de l'univers, et qui n'admet qu'une « providence générale ». Il semble pressentir que cette conception aboutira à admettre un mécanisme où il ne restera de place ni pour la liberté de l'homme ni pour celle de Dieu, et que cette notion religieuse de la providence générale cédera le pas à la notion scientifique d'un déterminisme absolu. Pour Oberlin, la marche de l'univers est dirigée souverainement et continuellement par la volonté de Dieu. Oberlin conserve donc la notion traditionnelle d'une « providence spéciale ». Toutefois, il s'éloigne de l'ancienne notion de l'orthodoxie luthérienne et piétiste qui découvraient l'intervention de Dieu essentiellement dans les miracles. Pour Oberlin, l'*intervention divine est un fait permanent*, et Dieu utilise constamment les choses en vue de former les âmes. Dans le domaine spirituel aussi, Oberlin ne s'attend pas à voir des miracles surprenants. Il voit que partout dans la

création la croissance est un phénomène *organique*, que le fruit ne précède nulle part la fleur, et pour lui l'épanouissement de la vie spirituelle ne s'écarte pas de cette règle. Il ne tente donc pas de provoquer les miracles de la grâce, les grandes et décisives révolutions intérieures qu'escomptent les hommes du réveil. Il veut, en pédagogue patient, collaborer avec la pédagogie divine, favoriser la naissance, la croissance, le plein épanouissement de la vie des âmes, préparer toutes les conditions spirituelles, mais aussi *matérielles* qui peuvent contribuer à leur développement, comme le fait Dieu de son côté. Ici, Oberlin subit l'influence de la pédagogie, moderne alors, de Basedow pour laquelle il montre un grand enthousiasme.

Si le monde matériel devient pour Oberlin, sous divers aspects, l'objet d'un intérêt religieux, il est loin de se laisser absorber par sa contemplation ou par le travail qu'il y trouve à accomplir. Stuber, l'ami fidèle et toujours vigilant, a cru devoir le mettre en garde contre ce danger. Mais ce danger n'existait pas pour Oberlin. La vie de l'âme et sa destinée transcendante restent toujours son grand souci. Les influences les plus diverses se conjuguent, se renforcent réciproquement pour donner une force extraordinaire à cette *préoccupation de l'au-delà*. Oberlin est disciple de Lorenz qui a publié un volume entier de sermons sur l'eschatologie chrétienne, et qui s'étend sur ce sujet, ailleurs aussi, avec prédilection. Mais si Oberlin conserve son souci du sort de l'âme après la mort, sa propre notion d'un développement organique de la vie spirituelle, l'amènera à abandonner l'idée du jugement définitif dès la fin de cette existence terrestre, l'idée d'une félicité éternelle ou de peines éternelles succédant immédiatement à la vie d'ici-bas. Il acquiert la conviction que la pédagogie divine continue son œuvre dans l'au-delà et que les défunts sont appelés à participer à son œuvre comme ici-bas. La philosophie religieuse du XVIIIe siècle insistait également sur l'idée de l'immortalité et de la rétribution de la vertu ou du vice après la mort. Elle attaquait bien des notions traditionnelles, elle sapait à sa base la doctrine de la justification par la foi, la théologie de la grâce. Mais parmi les trois dogmes qu'elle conservait, figurait celui de l'immortalité de l'âme et de la rétribution dans l'au-delà. Si chez Kant l'idée de l'immortalité de l'âme n'est qu'un postulat destiné à souligner le caractère absolu de la loi morale, chez la plupart des déistes la foi en l'immortalité fut la plus grande et la plus efficace des certitudes. On peut affirmer qu'en Alsace aucun des hommes, laïques ou théologiens, qui saluèrent avec transport la philosophie religieuse du déisme et voulurent y conformer leur christianisme, n'en doutait.

Les amis d'Oberlin à Colmar, tels que Pfeffel, en étaient profondément convaincus et le restèrent toujours. L'homme qui fut après la Révolution le champion du rationalisme chrétien à Strasbourg, Isaac Haffner, n'était jamais plus éloquent que quand il parlait de la vie future. Il attribuait au christianisme le mérite d'avoir élevé ce concept des philosophes au rang des certitudes fondamentales qui donnent à l'existence humaine sa dignité et à la vie morale son plus puissant stimulant. Le sentiment d'engager son sort éternel lui avait donné la force d'être un confesseur au moment de la Terreur et de braver courageusement la guillotine. Rien dans l'atmosphère morale de l'Alsace ne pouvait ébranler cette conviction atavique. Tout contribuait à lui donner un relief, une force extraordinaire. Nulle part, il n'y avait la moindre velléité de se contenter d'une « *Diesseitsreligion* »[1]. Partout on écoutait avec recueillement et avec assentiment développer les preuves anciennes et nouvelles de l'immortalité de l'âme.

Oberlin partage cette conviction commune à tous ses contemporains, mais il ne lui suffit pas de savoir d'une façon générale que les âmes survivent, qu'elles récoltent après la mort comme ici-bas, le fruit de leurs œuvres, et que la justice de Dieu s'étend à l'au-delà. Il *veut* savoir comment cette justice opère, et *connaître, par le détail*, le sort des défunts. En cela aussi il est fils de son siècle, contemporain des Lavater, des Jung-Stilling et d'autres visionnaires dont le christianisme évangélique, le piétisme authentique lui est une garantie de la sincérité de l'exposé de leurs expériences et de la légitimité de ces recherches. Il est heureux de constater que Spener a encouragé à l'étude des expériences faites par les mystiques, J. Bœhme en particulier. Il se passionne pour les spéculations de ses aînés, les piétistes théosophes de la Souabe, Bengel et Oettinger, et médite attentivement les écrits du Suédois Swedenborg auquel l'autorité d'Oettinger faisait accorder crédit dans les milieux piétistes. Il suit également avec intérêt, mais dans un esprit beaucoup plus critique, les expériences des spiritistes de tout acabit qui ne se contentent pas de spéculer sur l'au-delà, mais qui tentent d'entrer en contact direct, réel avec le monde des esprits. Elles étaient nombreuses à cette époque, les âmes éprises de merveilleux, minées par le doute, mais altérées de vérité, qui cherchaient dans l'occultisme un pauvre « Ersatz » d'une foi perdue!

Cette sympathie pour les visionnaires et l'intérêt pour leurs

---

[1] Pragmatisme, moralisme, civisme ou socialisme teinté de christianisme, mais faisant abstraction de la vie future.

révélations ne s'explique pas seulement par les tendances de l'époque, comme ce fut le cas pour beaucoup de simples curieux. Oberlin, bien que de santé robuste et doué d'un sens réaliste peu ordinaire, avait lui-même une *prédisposition pour des expériences d'un genre spécial.* Sa fille, Mme Witz, raconte dans ses Mémoires, obligeamment communiquées par M. Andréæ d'Arlesheim, qu'Oberlin entendit comme enfant dans la cave de son père par trois fois nettement la voix d'un ami qui l'appelait. Quand il remonta, on lui dit que son ami venait de mourir subitement et qu'avant de mourir il l'avait appelé par trois fois. C'est un phénomène de télépathie nettement caractérisé. Oberlin a hérité cette disposition de son grand-père, le professeur Feltz, qui avait des pressentiments confirmés par l'expérience. Il avait par exemple annoncé aux siens, longtemps à l'avance, l'année et le jour de sa mort et ce jour arrivé, il sut prédire exactement l'heure à laquelle il expirerait[1]. Oberlin aussi eut parfois de ces pressentiments[2]. Pour employer la terminologie bergsonienne, il aurait donc été une de ces âmes moins limitées que d'autres par le corps et capables d'entrer en contact direct, sans l'intermédiaire des sens, avec d'autres âmes et avec un monde spirituel pour lequel l'espace et le temps n'existent pas. S'il en est ainsi, ses intuitions de réalités extra-sensibles seraient autre chose que le produit de l'imagination. Que celle-ci ait joué un rôle dans ses songes et dans ses visions à l'état lucide, ce n'est pas douteux. Les cahiers dans lesquels Oberlin notait les songes et les visions de ses paroissiens[3], font preuve d'un manque de critique souvent manifeste. Rien de plus naturel que des âmes simples, entendant leur pasteur proclamer qu'un « peuple où il n'y a point de visions, c'est-à-dire des nouvelles du monde spirituel, n'est pas un peuple de Dieu, mais un peuple abandonné »[4] aient souhaité, ardemment désiré avoir des visions. Et rien de plus naturel encore que ces âmes, bouleversées et surexcitées par les récits d'apparitions nocturnes de Mme Oberlin ou d'autres défunts, n'aient été poursuivies jusque dans leurs rêves par ces récits et n'aient eu même des hallucinations. Stuber n'avait pas tort d'exprimer la crainte qu'Oberlin ne favorisât parfois chez ses paroissiens la superstition au détriment d'une foi sobre. Mais en défalquant tout ce qu'il put y avoir de morbide ou de purement imaginaire dans les prétendues expériences des habitants du Ban-de-la-Roche et d'Oberlin lui-même, il reste des faits qui laissent songeur.

---

[1] Leenhardt, J. F. Oberlin, p. 499 et 252.

[2] Leenhardt, p. 315.

[3] Il y en a au musée alsacien.

[4] Leenhardt, p. 292.

Oberlin vivait pour le monde invisible et était un homme de prière. Il lui semblait parfois recevoir au moment d'une prière intense, des illuminations soudaines, des conseils précis, des ordres formels, venant ou directement de Dieu[1], ou ayant un caractère impersonnel[2], ou lui ayant été transmis par un intermédiaire, sa femme par exemple. Dans ces cas, il obéissait avec une soumission confiante à l'ordre ou aux conseils donnés. On est tenté de considérer le sentiment que Dieu s'est servi d'un intermédiaire comme le résultat d'une auto-suggestion qui combine le souvenir d'êtres aimés avec l'intuition d'une volonté de Dieu à accomplir[3]. Mais pour le reste tout cela est de la vie religieuse intense, mais normale.

Oberlin a beaucoup insisté sur la corrélation qui existe entre le progrès spirituel et le degré de connaissance religieuse. Il ne croyait pas que la simple curiosité pût réussir à saisir la volonté de Dieu. Il croyait que Dieu ne révèle sa volonté que progressivement à ceux qui s'acheminent vers la sainteté. Il appliquait cet axiome, tout comme à la connaissance de la volonté de Dieu, à la connaissance du monde supérieur d'où nous viennent les inspirations divines et où nous continuerons notre destinée.

Que penser de ces prétendues révélations de l'au-delà?

Les visions et l'intérêt qu'Oberlin attachait aux révélations reçues ne sont pas un incident dans sa vie. Nous avons vu, que, dès son enfance, il fit des expériences qui devaient le frapper. En 1819, Bost reproche au vieillard d'attacher trop d'importance à ses idées particulières sur l'au-delà. Entre temps, en 1782, Stuber avait cru devoir calmer l'ardeur de son successeur à poursuivre ces recherches avec l'aide de ses paroissiens. En 1794,

---

[1] Leenhardt, p. 244, note 1.

[2] Leenhardt, p. 253 «il m'a été dit». A comparer le «*neoum Yahvé*» des prophètes.

[3] On sait aujourd'hui que les associations d'émotions analogues (amour ou crainte), et d'idées alliées à des émotions semblables jouent un rôle beaucoup plus grand dans la vie psychique que les simples associations d'idées. L'étude de la formation des rêves a prouvé également qu'une sensation subconsciente ébranle souvent d'abord la sphère émotive et déclenche par répercussion seulement un travail de la pensée. Il y a des petits faits, où l'effet d'un travail subconscient de ce genre semble manifeste. Si L. Scheppler se croit avertie par sa maîtresse défunte qu'une barrique de vin coule à la cave, l'explication paraît s'imposer, qu'une perception auditive minime et seulement subconsciente s'est alliée dans le subconscient au sentiment toujours latent que Mme Oberlin est l'ange tutélaire de la maison, et que cette perception et cette idée conjuguées, franchissant soudain le seuil de la conscience, ont donné à la fidèle servante l'impression d'avoir reçu un avertissemeut venu de l'au-delà par l'intermédiaire de sa maîtresse. V. Souvenirs d'Alsace T. I, p. 108.

nous le voyons s'entretenir longuement de ses visions avec de jeunes visiteurs, les demoiselles de Berckheim et Augustin Périer. Il suspend une carte de l'au-delà, résultat de ses études et des révélations reçues par lui-même et par d'autres, dans son église et la distribue à ses paroissiens. Certaines données avaient acquis pour lui un caractère de certitude. On est frappé, en feuilletant un livre de Jung-Stilling sur la vie future, ayant appartenu à Oberlin[1], de voir le caractère péremptoire des notes marginales d'Oberlin: exact, faux, à peu près juste, etc. Cela se lit comme les annotations qu'aurait faites un voyageur ayant visité un pays peu connu, en marge du récit de voyage d'un autre explorateur.

Les mystiques se vantent d'avoir fait l'expérience de l'essence de Dieu et des mystères de l'au-delà. Ils comparent volontiers leurs expériences et s'efforcent de constater des concordances entre elles pour établir ce qui est intuition d'une réalité et ce qui ne fut que leurre de l'imagination. Oberlin est du nombre de ces êtres privilégiés qu'une disposition spéciale et un travail intense de spiritualisation ont rendus capables d'entrevoir ce qui pour le commun des croyants n'est que l'objet de la foi. Qu'il y ait eu chez Oberlin comme chez les autres mystiques, une grande part d'auto-suggestion, nul doute. Peut-être les précisions qu'il a données sur la continuation de l'évolution terrestre dans l'au-delà sont-elles inconsciemment influencées, dans une large mesure, d'une part, par sa conception de la nécessité d'un développement organique de toute vie naturelle et spirituelle et, d'autre part, par sa conviction profonde que tous les chrétiens sont appelés à collaborer à l'œuvre de rédemption à laquelle Dieu travaille sans relâche jusqu'à ce qu'elle soit un jour totalement accomplie. L'esprit d'Oberlin a pu être si profondément pénétré de ces idées que toutes ses intuitions de la vie future prenaient immédiatement la forme du moule de sa pensée. Il n'était que logique pour lui de voir le développement toujours imparfait ici-bas se continuer dans l'au-delà, et de voir assigner aux trépassés dans l'au-delà des missions analogues à celles dont il les voyait chargés dans cette existence. Peut-être le tableau qu'il a dressé de la configuration des sphères où l'évolution des âmes se continue, n'est-il qu'une projection de son esprit sur l'écran de l'éternité. Peut-être y a-t-il aussi une part de vérité dans ce qui pour lui était certain, précisément parce que la logique de sa pensée semblait confirmée par des révélations extraordinaires que d'autres lui affirmaient avoir également reçues.

---

[1] Conservé au musée alsacien.

Lui-même n'a pas toujours maintenu toutes ses affirmations. Entre 1786 et 1808, il attendait la fin de l'évolution mondiale « dans 200, peut-être dans 100, peut-être déjà dans 80 ans »[1] ! Dans l'oraison funèbre de son fils Henri, en 1817, il croit que des millions d'années s'écouleront jusqu'à ce que tous les indociles soient ramenés à Dieu[2]. Son eschatologie subit donc les mêmes variations que celle de saint Paul. Il ne faut donc évidemment pas insister trop sur le détail de ses espérances eschatologiques et s'en tenir surtout à son assurance absolue que l'amour de Dieu n'a pas épuisé ses possibilités dans cette existence terrestre.

Ceux qui ont connu Oberlin ont été unanimes à certifier qu'il avait acquis par ses « visions » une certitude plus absolue du monde supérieur, objet de son amour et de ses désirs, et que cette certitude donnait à toute sa personnalité une dignité et une autorité extraordinaires. M. Claude en parle ainsi: « Sa présence, un moment d'entretien avec lui, vous transportait, vous détachait en quelque sorte des choses de ce monde »[3].

C'est avec respect, un respect dont la critique n'a pas besoin d'être absente, que nous avons à méditer ce qui donna tant de force à la parole d'Oberlin quand il encourageait à rechercher ce qui est en haut.

Toute cette question serait à reprendre, documents en mains, par un psychologue averti, bien au courant de l'analyse des rêves, des phénomènes d'auto-suggestion, des associations d'idées opérées par les émotions analogues dont elles étaient accompagnées chez le sujet, mais respectueux aussi des phénomènes religieux et n'écartant pas d'emblée la possibilité d'une connaissance directe, immédiate des réalités spirituelles et surnaturelles.

* * *

Après cette analyse de la formation religieuse d'Oberlin, essayons de donner une *synthèse* de ses idées religieuses.

Sa vie religieuse et son activité pastorale sont *dominées par l'eschatologie.*

Oberlin est hanté par l'au-delà. Il est puissamment attiré par un monde qui dépasse celui-ci et dans lequel se continue et s'accomplit notre destinée.

---

[1] Leenhardt, p. 276 et 187 (dans un sermon prononcé en 1788 et répété en 1808).

[2] Ibidem, p. 487.

[3] Ibidem, p. 295.

Mais cette orientation eschatologique ne l'engage pas à songer uniquement au salut de son âme, à professer un « nur selig »[1] piétiste. Pour lui l'égoïsme, et fût-il l'égoïsme le plus sublime, le plus spiritualisé, reste toujours le péché capital. Ce que Dieu veut, c'est de réaliser la communion des âmes avec lui et entre elles. Oberlin a la vision d'un monde parfait où règne l'amour, où l'égoïsme sous toutes ses formes sera vaincu. Le salut est un *salut collectif*. Et les âmes ne pourront jouir de la félicité parfaite que quand toutes les âmes auront été gagnées pour Dieu.

Elles sont *appelées à se consacrer*, avec un désintéressement de plus en plus complet, *à la réalisation de ce grand dessein de Dieu*. Elles en ont l'occasion ici-bas. Elles continueront à en avoir l'occasion après la mort, où elles seront appelées, selon leur degré de développement, à des missions de plus en plus hautes, où elles progresseront elles-mêmes par ce travail de degré en degré, et contribueront à mener les âmes imparfaites des sphères inférieures vers le Paradis et la Montagne de Sion où séjournent les saints consommés, en attendant qu'apparaisse la nouvelle Jérusalem, la demeure de la Majesté divine, dont les portes ne s'ouvriront qu'à la fin de toutes les scènes de ce monde pour donner accès au cortège de l'humanité rachetée. Le tableau de l'au-delà devait rappeler journellement aux paroissiens d'Oberlin la mission ultérieure à l'accomplissement de laquelle ils devaient se préparer ici-bas.

C'est à la collaboration journalière et permanente à cette œuvre sublime de la rédemption de l'humanité déchue qu'appelle le ministère de l'Eglise. C'est donc un devoir pour tous d'assister régulièrement au *culte* où l'on entend les appels de Dieu et où, surtout les jours où la Table Sainte est dressée, s'opère une communion spirituelle des âmes qui doit transformer toute la vie journalière de la collectivité et faire régner entre tous l'esprit d'entr'aide matérielle et spirituelle et de fraternité chrétienne.

Oberlin sent profondément la responsabilité redoutable de celui qui doit parler à ses frères et à ses sœurs en Christ au nom de Dieu, qui doit rendre devant eux témoignage de la foi chrétienne et leur rappeler la volonté de Dieu. Aussi a-t-il toujours préparé ses prédications avec un soin scrupuleux, dans un esprit de prière et sa Bible à la main. Cette Bible que Stuber déjà avait enseigné à lire à ses paroissiens, Oberlin la répand dans toutes les maisons, encourage à la lire en famille; il réunit deux fois par semaine ses paroissiens chez lui pour en méditer les récits avec eux dans des entretiens familiers. Dans les « poêles

---

[1] Pourvu que je sois sauvé.

à tricoter », il familiarise déjà la tendre enfance avec l'histoire sainte et les cantiques qui expriment avec le plus de ferveur les sentiments profonds qu'inspire le Livre saint.

Mais Dieu ne parle pas seulement par le Livre et le prédicateur qui l'interprète. Il parle directement par ses œuvres. Oberlin sentait la présence de Dieu dans la *nature*. Voici ce qu'il éprouve un jour d'hiver: « Au haut du Champ du Feu, la nature fut d'une beauté incomparable, un silence solennel régnait partout, aucun vent, chose rare, ne se fit sentir, les vallées et les montagnes étaient comme couvertes d'une robe d'une blancheur éclatante, les forêts de sapins semblaient être poudrées de frimas, la neige glacée rejetait partout avec vigueur les rayons du soleil. La proximité apparente du ciel anime toute mon âme de force et de courage. Plus que jamais, je pris la résolution de consacrer toute ma vie au bien-être de mon prochain, pour remplir les vues de mon Créateur et obéir ainsi autant qu'il me sera possible aux préceptes de notre Sauveur . . . . »[1]

Volontiers Oberlin parle à ses paroissiens de la beauté de leur pays, des prairies émaillées de fleurs, du chant varié des oiseaux, et de l'agilité industrieuse des insectes, des « millions de choses agréables et délicieuses que le Créateur a répandues à pleines mains sur cette terre. »[2]

Il rappelle aux petits bergerons leur privilège d'être environnés de la belle nature qui leur témoigne la présence de Dieu.[3] Il recommande aux maîtres et aux parents qui initient les enfants à l'agriculture de leur aider à découvrir et à respecter l'ouvrage du Créateur.[4] Lui-même prépare des collections de plantes et de minéraux destinées à faire comprendre aux élèves la beauté et la perfection des fleurs et de toutes les créatures. Les conductrices déjà doivent initier les tout petits au charme qui se dégage de la plus modeste fleur des champs. Oberlin invite à « aimer les animaux, que Dieu notre Père et Créateur, a aussi créés, qu'il a même honorés comme nous de son alliance après le déluge, et auxquels il a donné des représentants devant son trône pour nous apprendre qu'aucun bien ou qu'aucun mal que nous faisons aux bêtes ne sera oublié et ne manquera d'être récompensé ou puni »[5].

Oberlin tire de tous les *faits de la vie journalière* des enseignements religieux. Il les commente abondamment dans ses

---

[1] Leenhardt, p. 190.
[2] Leenhardt, p. 154.
[3] Leenhardt, p. 66.
[4] Leenhardt, p. 49.
[5] Leenhardt, p. 49.

entretiens particuliers. Il recommande aux conductrices de faire comprendre aux enfants « la présence de Dieu en tout temps et et tout lieu »[1] et « de profiter de toutes les occasions, comme de la mort d'un de leurs camarades ou d'une personne qui les regarde de près, des malheurs, des maladies, afflictions, des bonnes et des mauvaises saisons, d'un beau jour, pour remplir la jeune paroisse de tendresse pour Dieu, de zèle pour le bien et du désir du ciel »[2].

Et enfin, il encouragea à écouter les *voix divines* qui nous adressent des appels ou nous révèlent des mystères dans le silence du jour ou de la nuit.

Ce que Dieu veut obtenir par tout l'ensemble de ses enseignements et de ses appels, c'est la consécration des âmes à son service, car il a besoin de leur collaboration. Oberlin n'est pas partisan de l'idée que Dieu seul crée et sauve, que sa puissance et sa grâce font tout. Il est *synergiste*. Il croit à la *nécessité de* la coopération de l'homme et de Dieu, pour le progrès du royaume de Dieu comme pour la culture des champs. Dieu honore l'humanité en l'appelant à cette collaboration, et, en s'y consacrant de toutes ses forces, l'humanité l'honore à son tour. Oberlin s'est consacré solennellement à Dieu à vingt ans et, à diverses reprises, il a renouvelé cet acte de consécration. Il a encouragé ses paroissiens à faire de même et à retenir le bienfait d'un moment de ferveur exceptionnelle en prenant par écrit l'engagement de rester fidèles aux bonnes dispositions ressenties par la grâce de Dieu. Les deux sentiments religieux fondamentaux, celui de la dépendance de Dieu et celui de l'obligation envers Dieu sont parfaitement équilibrés chez Oberlin.

La consécration à Dieu, fruit de la certitude de l'amour de Dieu, de sa grâce prévenante n'est pas une fin; elle est un commencement. Chaque nouvel acte de consécration est une étape, c'est le moment où une alliance se scelle ou se renouvelle entre Dieu et l'homme, alliance qui doit avoir pour conséquence une activité renforcée, condition de progrès spirituel. A mesure que la grâce augmente, et plus celle-ci est prise au sérieux, plus elle prépare un pas en avant. *L'accroissement de la connaissance de Dieu*, de sa grâce et de sa volonté *est proportionnée au degré de consécration.* Toute croissance est organique. La discontinuité ne se rencontre ni dans la sphère de la nature, ni dans celle de la vie spirituelle. Il faut compter avec l'ordre qui règne dans toute la création de Dieu.

---

[1] Leenhardt, p. 61.
[2] Leenhardt, p. 63.

Cette croissance est dirigée par le grand Educateur divin que les éducateurs humains doivent assister. Oberlin est donc avant tout éducateur, et il veut former des éducateurs pour les grands et pour les petits. C'est le but essentiel de sa cure d'âmes.

Dieu dirige le cours des choses uniquement en vue de l'effet qu'il veut obtenir chez ses enfants. Tous les actes de la Providence sont subordonnés à ce but. Les règles météorologiques varient suivant les besoins spirituels des hommes.[1] « Si quelqu'un n'administre pas son revenu de la manière dont Dieu l'a commandé, alors il est très souvent châtié par des maladies qui empêchent de gagner, soit par la perte de bétail, soit par d'autres malheurs. »[2]

« Quand nous cherchons le règne de Dieu et sa justice, tout le reste, tout (la guérison des maladies y est certes comprise) nous sera donné par dessus quand son temps est venu ».[3]

Voici comment Oberlin prie avec les parents au chevet d'un enfant malade, en 1788: « Aide-nous à crier continuellement dans nos cœurs, que par cette tribulation ton nom puisse être sanctifié et ton règne avance dans nous et chez les chers nôtres;.... donne-nous la joyeuse assurance qu'en faisant ainsi la guérison de notre chère enfant viendra à point nommé aussitôt que tu auras obtenu ton but en nous. »[4] La prière doit donc demander non pas le secours extérieur, mais le progrès spirituel, condition de tout soulagement extérieur dont il faut abandonner les modalités à la sagesse divine[5]. L'effort dans l'affliction visera surtout la sanctification. Oberlin dit: « Dans l'école de Jésus Christ les chrétiens ont appris à renoncer à eux-mêmes; ils se sont quasi oubliés, ils ont confondu leur intérêt avec celui de Dieu. Ce qu'ils demandent alors et demandent avec vivacité et le plus tendre empressement, c'est l'avancement du règne et de la gloire de Dieu, le salut de leur famille, de leurs compatriotes. Ils s'offrent eux-mêmes à Dieu pour l'exécution de cette

---

[1] Leenhardt, p. 56. Ici, sa notion de la Toute-Puissance divine s'éloigne le plus de la notion de la providence générale, chère au XVIIIe siècle.

[2] Leenhardt, p. 169.

[3] Leenhardt, p. 192.

[4] Leenhardt, p. 193.

[5] v. dans l'acte de consécration d'Oberlin: « Je ne veux pas Te prescrire de quelle manière tu dois me prendre à Toi, je ne veux pas te demander de me préserver alors de cruelles douleurs. Non, rien de tout cela ne sera l'objet de de mes prières. Ce que je Te demande avec insistance, au nom de mon Jésus, c'est de pouvoir encore Te glorifier dans les derniers jours de ma vie, de ne témoigner au milieu de mes souffrances que Ta sage Providence trouvera peut-être bon de m'envoyer, que de la patience et de la soumission à Ta sainte volonté ». Leenhardt, p. 8 et s.

demande »[1]. C'est bien ici l'écho du chant de la liberté chrétienne entonné par Luther, la glorification de l'entière indépendance intérieure du monde, l'attitude qui donne la force de tout accepter ce que Dieu juge bon d'envoyer.

Les serviteurs de Dieu aussi, les chrétiens, s'efforceront de faire de toutes les circonstances de la vie matérielle des instruments de progrès spirituel. C'est pourquoi le *pasteur* Oberlin s'est si vivement préoccupé de tous les détails de la vie *matérielle* de ses paroissiens. Voyant qu'il y a un état de misère extrême qui devient un véritable obstacle à la vie supérieure, un réel encouragement au vice, à la paresse, à l'alcoolisme, aux désordres de tous genres, à la mauvaise éducation des enfants, il s'est efforcé de le supprimer, et de créer des conditions d'existence plus favorables à l'éclosion et au développement de la vie spirituelle. Il a supprimé le *taudis* et l'a remplacé par des habitations claires, bien aérées, propres, offrant un confort modeste, ombragées par des arbres fruitiers, égayées par quelques fleurs rappelant la bonté et la tendresse du Créateur. Il a combattu le *paupérisme* avec son cortège de soucis accablants, déprimants et dégradants, en faisant découvrir et exploiter par ses paroissiens les ressources naturelles du pays, en améliorant les méthodes de culture des champs. Pour stimuler le zèle de tous à faire de leur mieux, il organise tout un système de récompenses, en attendant que grands et petits aient appris à trouver leur plaisir dans un travail fait raisonnablement et consciencieusement. Pour fournir du travail à tous pendant les longs mois d'hiver, il attire l'industrie dans un pays dont la principale richesse restait la main-d'œuvre. Pour entourer ses paroissiens d'objets confectionnés avec compétence et développer en eux le goût pour le travail bien fait, il fait initier à différents métiers ceux qui y étaient qualifiés.

Il a veillé à ce que le *bien-être* naissant ne devînt pas un nouveau danger, à ce que le gain fût judicieusement employé, à ce que s'établissent des habitudes de simplicité, d'honorabilité, d'épargne et de libéralité, de sobriété et de décence dans la mise, dans la parole et dans les usages. Il s'est efforcé de faire accepter librement par tous une discipline chrétienne, *de faire servir toutes les transformations matérielles à l'affermissement des caractères et à l'établissement d'une véritable fraternité.*

Son grand souci fut la formation de générations nouvelles appelées à réaliser plus complètement son idéal que ne pouvaient le faire leurs aînés, qu'une déformation profonde, une incapacité

---

[1] Leenhardt, p. 190.

de comprendre, des habitudes invétérées rendaient souvent réfractaires aux conseils et aux encouragements de leur pasteur. Oberlin voulait donner à la jeunesse une préparation aussi complète que possible pour la vie qu'elle serait appelée à mener. Il retenait les élèves jusqu'à 15 ans dans les écoles qu'il avait fait construire et pour lesquelles il avait gagné des maîtres, et complétait l'enseignement théorique pendant les trois dernières années par un cours théorique et pratique d'agriculture. Les jeunes filles étaient initiées dès leur enfance aux travaux manuels, au tricot et à la couture. Pour éviter que les enfants ne prissent dès leur plus tendre enfance des habitudes fâcheuses de paresse, de malpropreté et d'indiscipline, Oberlin organisa les « poêles à tricoter », qui furent des écoles maternelles où des femmes ayant le don de l'enseignement et de l'éducation devaient commencer à former leur esprit et leur cœur. On sait à quel degré de perfection cet enseignement de la première enfance fut mené grâce au charisme exceptionnel d'une Louise Scheppler et d'autres conductrices. L'enseignement post-scolaire approfondissait et complétait les connaissances acquises et préservait les adolescents des dangers de leur âge. Et quand ils étaient parvenus à l'âge de fonder leur foyer, Oberlin restait le conseiller toujours serviable, le guide éclairé et ferme de ceux qui lui devaient tant, le père de la grande famille pour laquelle le pasteur Oberlin devint papa Oberlin.

Educateur né, Oberlin forma des éducateurs. En choisissant avec discernement ses principaux collaborateurs, en dirigeant avec un dévouement inlassable leur travail, et restant, grâce à son autorité personnelle, leur inspirateur, il sut multiplier ses forces et coordonner tous les efforts faits pour former les âmes.

Dans quel esprit l'éducation des jeunes et des adultes était-elle pratiquée au Ban-de-la-Roche? Oberlin enseignait à *se conformer aux lois de la nature*, aux conditions d'existence dans lesquelles nous a placés le Créateur. Cultiver la vie chrétienne dans la vie, et non à côté de la vie, telle fut la grande inspiration protestante de sa pédagogie. Oberlin reprend ce principe luthérien, obscurci par le piétisme. L'influence de l'esprit du XVIIIe siècle y fut pour beaucoup, mais cet esprit ne l'entraîna pas dans la voie qui devait mener au laïcisme intégral. Oberlin revint au point de vue qui fut celui du protestantisme primitif.

Il ne restreint pas la sphère de l'activité chrétienne à l'Eglise et à des œuvres pieuses. La vie religieuses n'est pas confinée dans un cadre restreint, ne se cultive pas à huis clos. Elle doit pénétrer toute la vie et être enrichie par toutes les expériences de la vie journalière. Remplir sa vocation terrestre, accomplir

les devoirs multiples qu'apportent la vie de famille, l'exercice d'une profession, le contact avec le prochain, la vie sociale, retirer un bénéfice spirituel de toutes ces activités, voilà la vie normale du chrétien, car si le Christ a créé l'Eglise qui nous éclaire et nous guide, Dieu a créé le monde et nous y a placés afin qu'il soit notre champ d'activité.

Le premier devoir de tout chrétien est donc le travail. L'oisiveté est le pire des vices. En lisant les diatribes d'Oberlin contre la paresse, on croit parfois entendre l'écho de ce qu'en a dit Bucer dans son « *De regno Christi* ». « Parmi les animaux mêmes, il n'y a que les pourceaux qui aient le privilège d'être fainéants ». Dieu veut que « tous soient toujours utilement occupés, car l'oisiveté est le lit de repos du diable et des esprits impurs ». « Un être paresseux et oisif est un être méprisable. »

Tout travail bien fait rapproche de Dieu parce qu'il est une collaboration avec le Créateur qui aime l'ordre dans la nature. « Le valet ramassant de la boue pour son maître, chargeant le fumier, *spiritualise* ses travaux en les faisant avec toute la fidélité possible devant Dieu et pour l'amour de son Seigneur Jésus-Christ. »

« La femme obéissant à son mari et se soumettant volontairement à toutes les incommodités et douleurs de son sexe, pour l'amour du Seigneur, éternise ses actions et sème pour le ciel. »

« Le cultivateur patriotique et chrétien, raffinant sur tous les moyens d'améliorer la culture des terres afin de porter plus loin l'industrie parmi ses compatriotes et de les encourager et les instruire par son exemple à quitter la nuisible nonchalance et à bien faire l'œuvre que l'Eternel leur a confiée, spiritualise et éternise ses travaux champêtres »[1].

Oberlin a repris le sermon auquel sont empruntées ces phrases et qui fut prêché l'année de son arrivée au Ban-de-la-Roche (en 1767), en 1779, en 1796 et en 1814. Il exprime donc bien sa pensée. Il suffit de rapprocher ces citations de paroles analogues de Luther pour constater le plein accord d'Oberlin avec les principes originaux de la morale protestante.

L'homme doit utiliser ce que Dieu met à sa disposition pour ne pas être accusé d'ingratitude et de négligence et ne pas sombrer dans le mal qu'entraîne la paresse. Il doit défricher le sol qui n'attend que la semence pour procurer à l'homme sa nourriture. Il faut donc préparer les hommes à cette tâche, leur en donner le goût et les rendre capables de la remplir, leur communiquer l'enthousiasme pour ce saint labeur voulu par Dieu et béni

---

[1] Leenhardt, p. 142.

par lui. Car c'est par lui que Dieu donne le pain quotidien et par lui aussi qu'il enseigne à ses enfants à se soumettre à une discipline salutaire. La discipline qu'exige ce travail contribuera à ce qu'on ne fasse qu'un bon emploi de ses forces, et du produit du travail, des dons de Dieu, et qu'on se garde de tout abus, des excès de l'alcoolisme et des désordres de tout genre.

Si le chrétien doit se conformer à l'ordre naturel, manifestation de la volonté de Dieu, il doit encore plus s'inspirer des *lois de l'Evangile*, de l'esprit du Christ qui est un esprit d'amour et de solidarité. La sanctification consiste surtout en une lutte persistante contre l'égoïsme, en une *recherche* désintéressée et persévérante *du bien public*. Là aussi Oberlin insiste tout autant sur les services à rendre dans le domaine matériel que sur l'entr'aide purement spirituelle. Il s'agit pour les chrétiens de *constituer ensemble une cité chrétienne*, de laisser pénétrer tout l'ensemble de l'existence par l'esprit du Christ. Servir le prochain fait partie du culte raisonnable que pratique le vrai chrétien. Le dimanche est le jour du Seigneur. Il sera donc, selon Oberlin, consacré au perfectionnement spirituel et à des œuvres charitables. Entendre, lire la parole de Dieu le matin, cultiver le champ de la veuve ou réparer la maison du pauvre l'après-midi, est un bon emploi du dimanche. Pendant le culte de semaine, les femmes tricotaient pour les pauvres en écoutant la parole. L'Eglise est une société d'activité chrétienne.

Voilà comment, en 1789, Oberlin encourage ses paroissiens à se préparer à la Sainte Cène. La vraie préparation, le jeûne le plus agréable à Dieu consiste à vouloir « devenir en toute vertu semblable à notre Seigneur Jésus-Christ et à être animé d'une tendre souciance pour la prospérité publique, universelle et particulière ». Comment ses paroissiens devront-ils donc terminer cette journée de préparation, commencée par la participation au culte de préparation? « Qu'avez-vous fait aujourd'hui? travaillé pour vous! Que voulez-vous faire le reste du jour? travailler pour vous! Est-ce là le jeûne, la préparation que l'Eternel a choisie? N'est-ce pas plutôt: que tu délies les cordages du joug en travaillant à la prospérité et au bien-être public... Voilà le jeûne agréable à Dieu. C'est le jour de préparation aujourd'hui. Allez donc travailler sur les chemins, là où ils sont dangereux et pénibles ou appliquez-vous à d'autres ouvrages publics et bonnes œuvres »[1]. L'entretien des chemins, des moyens de communication entre les hameaux disséminés est la bonne œuvre par excellence. C'est un acte qui symbolise la fraternité, qui

[1] Leenhardt, p. 146.

supprime l'isolement favorable à l'égoïsme et qui rend la vie commune possible. Oberlin dit dans un sermon de 1810: « Quiconque aime le Seigneur Jésus-Christ se plaira à lui faire plaisir. On lui fait un singulier plaisir par les bonnes œuvres. Pour faire les bonnes œuvres il ne faut pas justement de l'argent. Chaque œuvre pour le bien public et pour le soulagement des hommes et des bêtes, quand elle se fait surtout pour l'amour de Lui, est une bonne œuvre qui réjouit son cœur. Telle est principalement la réparation et le bon entretien des chemins. Les chemins tenus en bon état tendent à l'honneur de notre pays et religion, et par conséquent à celui de notre Sauveur Jésus-Christ. Ensuite ils réjouissent et soulagent tous les frères et sœurs de Jésus-Christ qui y passent; et, au dernier jour, le Seigneur dira à ceux qui, pour l'amour de Lui auront contribué aux bons chemins: « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, vous l'avez fait à moi »[1].

En 1801, Oberlin démontre que l'organisation de l'arrosage des prés offre l'occasion de pratiquer les vertus chrétiennes. « Que cela se fasse avec la plus aimable et la plus parfaite équité et fraternité, de sorte que Dieu qui aime l'ordre, la belle règle, l'équité, la justice, l'amour fraternel, puisse regarder vos prés et leur production avec un regard de bienveillance et d'approbation. » Oberlin exhorte ceux qui ne contribuent pas à faire les arrangements pour l'irrigation équitable et fraternelle de considérer 1° que « l'amour de Dieu et du prochain est le premier et le principal de tous les commandements »; 2° que « Dieu veut de la règle en tout, ou bon ordre, bonne intelligence, équité, amour fraternel »; 3° que « c'est pour établir le règne de ces vertus sur la terre... que notre Seigneur Jésus-Christ a souffert si cruellement »; 4° que « nous devons l'aider dans ses desseins de toutes nos forces »; 5° que « lorsque nous ne le faisons pas dans l'occasion, — lorsqu'on reste froid et indifférent, maintenant et toutes les fois qu'il s'agit de se prêter à un arrangement fraternel et équitable, d'abolir une coutume de l'enfer et d'établir une règle céleste, c'est, chers amis! c'est se mettre plutôt du côté de Satan que du côté de Jésus-Christ »[2].

En 1803, Oberlin dira que le Seigneur Jésus-Christ « se plaît lorsque, par charité, on plante des arbres pour le bien public »[3].

Dans son règlement pour les pauvres assistés, il exige d'eux entre autres « de contribuer avec plaisir et fidélité au bon état

---

[1] Leenhardt, p. 90.
[2] Leenhardt, p. 95.
[3] Leenhardt, p. 98.

des chemins » et « de planter au moins deux fois autant d'arbres qu'il y a de têtes dans leur famille pour contribuer par là aussi au bien public »[1].

Pour Oberlin, *le devoir de fraterniser ne s'étend pas seulement aux voisins immédiats.* Le pont qu'il fit construire pour relier le Ban-de-la-Roche à la vallée de la Bruche et faire entrer ainsi les habitants d'une vallée écartée dans le grand courant de la vie collective d'une nation et d'une Eglise, reçut le nom de Pont de Charité.

C'est parce que l'usage d'un patois local, langage barbare, connu des seuls habitants de la contrée, contribuait à isoler et à maintenir dans l'ignorance ses paroissiens, qu'Oberlin lui fut hostile et qu'il s'efforça de propager l'emploi du français qui était la langue officielle et la langue de l'Eglise de la petite Seigneurie. Seul l'intérêt religieux et le souci du bien public lui ont dicté cette attitude. Là où l'intérêt de ses paroissiens semblait l'exiger, à Belmont, par exemple, il a célébré régulièrement des cultes en langue allemande. Lui-même a toujours mieux possédé l'allemand que le français[2].

Quand le grand souffle patriotique traversa toute la France libérale, il fait comprendre à ses paroissiens les *devoirs de solidarité nationale.* Il les réunit autour de l'autel de la Patrie érigé sur la Perheux et prie ainsi avec eux: « O Dieu, que ton règne vienne, ce règne de charité, d'union, de fraternité, dans laquelle chacun ne se plaît à ses talents, propriétés et possessions, qu'autant qu'ils peuvent lui servir de moyens pour contribuer au service et au bonheur des autres, où chacun regarde ce qui profite à autrui, où chacun ne vit, ne respire, ne médite que pour se rendre utile, que pour contribuer au solide et vrai bonheur de tous. Amen! »[3].

Il put en toute sincérité faire profession de civisme et déclarer qu'il insisterait « sur ce qui sert à rendre ses frères éclairés, braves, diligents, bons patriotes, bons pères, bons soldats, républicains zélés, fidèles et recommandables en chaque situation »[4]. Voici sa définition d'un républicain à l'occasion d'une fête de jeunesse: « Alors on est républicain, quand, pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfants l'exemple d'une vie généreuse, on ne vit, ne subsiste, n'entreprend, ne se choisit une profession, ne se marie, n'engendre ni n'élève ses enfants que

---

[1] Leenhardt, p. 137.
[2] Leenhardt, p. 153 et 423.
[3] Leenhardt, p. 306.
[4] Leenhardt, p. 311.

pour l'utilité publique »[1]. « Loin de vous l'esprit égoïste, cet esprit infernal, anti-républicain, en même temps qu'anti-chrétien »[2].

En 1792, il déclare: « Tous les vrais chrétiens sont patriotes. Le Seigneur, l'auteur et le conservateur de notre salut, s'est donné, s'est sacrifié pour tous, afin que tous suivent son exemple, se donnent, se sacrifient, dans toutes les situations où la Providence les place, pour le salut des autres; qu'aucun ne regarde sur son intérêt, mais sur le bien public. » Et après avoir invoqué ces principes, il engage ses paroissiens à faire des efforts pour « favoriser le cours des assignats ou obligations nationales, pour les soutenir et les conserver dans leur pleine et entière valeur »[3]. Dans les affaires de la nation comme dans celles de sa paroisse, ce sont toujours les grands principes chrétiens qui lui dictent une conduite désintéressée.

Mais ce n'est pas seulement de l'argent qu'il faut savoir sacrifier sur l'autel de la Patrie. Il faut savoir faire plus encore.

Quand la Patrie et la liberté sont en danger, Oberlin, l'homme de la paix qui avait écrit sur sa porte la prière: « Seigneur, la paix, la paix, et le règne de la divine vertu, accorde-nous les, établis les chez nous, Seigneur ! »[4], bénit la jeunesse qui partait, prête à sacrifier sa vie pour toute la nation. A son amour ardent de la Patrie ne se mêle aucun sentiment de haine pour les autres peuples, même pas en temps de guerre. Oberlin avait des amis non seulement en Suisse, mais aussi en Allemagne, Jung-Stilling, par exemple. Voici les recommandations qu'il adresse à la jeunesse du Ban-de-la-Roche au moment de son départ pour les armées: « Si vous deviez entrer en pays ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes pas ennemis des peuples ; nous l'avons juré. Les princes français, les transfuges, les émigrés, le roi de Prusse, l'empereur sont nos ennemis; mais leurs sujets ne le sont pas. Ces derniers sont à plaindre, comme nous, de ce que la tyrannie de leurs princes les a enveloppés des malheurs de la guerre. Soyez donc compatissants envers eux, équitables et secourables envers tout le monde »[5]. Dans la prière suivant son allocution, il fait parler ainsi les conscrits: « O Dieu, nous voici prêts à partir là où la défense de la Patrie nous appelle. Daigne nous accompagner et nous conduire comme tu

---

[1] Leenhardt, p. 319.
[2] Leenhardt, p. 319.
[3] Leenhardt, p. 330.
[4] Leenhardt, p. 237.
[5] Leenhardt, p. 309.

as fait avec ton peuple d'Israël. Sois notre avant- et arrière-garde. O Dieu! Dieu des armées! pourquoi faut-il que des hommes combattent contre des hommes! C'est contre des bêtes féroces et contre des scélérats qu'on devrait s'armer pour en purger la terre ou les empêcher au moins de nuire. Mais les pauvres gens que les rois et les princes, nos ennemis, ont envoyés contre nous, ne sont pas ces scélérats, ces bêtes féroces; non, c'est plutôt leurs chefs sanguinaires qui mériteraient ce nom. O Dieu miséricordieux, aie donc pitié du peuple innocent et foulé; garantis-le; protège-le. Ouvre les yeux aux princes inhumains qui allument cette guerre, et fais-leur apercevoir avec horreur le crime dont ils se rendent coupables. Convertis-les, convertis tous les pécheurs! Ramène les égarés; que tous retournent à Toi, que la piété, la crainte de Dieu, la justice, la clémence, l'amour paternel retournent sur la terre et que tous les peuples puissent bientôt être bienheureux sous le sceptre de notre auguste Sauveur, le roi des rois »[1].

Si pacifiste qu'il fût, Oberlin ne doute pas du droit de légitime défense, et il autorise, en 1793, son fils Frédéric-Jérémie « à suivre les drapeaux de la liberté » en qualité d'engagé volontaire[2]. Ce fils fut mortellement blessé à la bataille de Bergzabern. Quelques années plus tard, Oberlin doutait si peu qu'il eût accompli un acte digne d'un chrétien qu'il relate la journée mémorable du départ d'un autre fils pour l'armée en ces termes: « Henri-Gottfried, conscrit, quitte Strasbourg, le havresac sur le dos, sous les auspices paternelles de la divine Providence »[3].

Ses plus humbles paroissiens partageaient son amour sacré de la Patrie, qui était venu élargir son amour pour le Ban-de-la-Roche et l'Alsace. Octavie de Berckheim dit dans les *Souvenirs d'Alsace*[4] : « Catherine Gagnière aime sa Patrie avec un cœur tel que devaient être les grands cœurs de Rome et de Sparte. Elle sent tout le prix de la liberté pour sa Patrie et la fraternité nationale. »

A mesure qu'Oberlin avance en âge, le cercle s'élargit encore, et le grand cœur d'Oberlin se sent pressé de travailler dans la mesure de ses moyens à apporter la lumière de l'Evangile à tous ceux qu'il peut atteindre au près et au loin par l'intermédiaire de ses enfants, de ses amis ou de coreligionnaires inconnus animés du même zèle que lui. Lui-même avait été prêt à partir, en 1774,

---

[1] Leenhardt, p. 310.

[2] D. E. Stoeber, Vie de J. F. Oberlin, 1831, p. 246 et ss.

[3] Stoeber, p. 445.

[4] Vol. I, p. 136.

pour l'Amérique. Les circonstances avaient seules empêché la réalisation de ce projet. Maintenant il s'associe à toutes les entreprises missionnaires naissantes et au travail des sociétés bibliques et fait de sa paroisse un vrai centre de colportage. Son fils Henri part avec son consentement pour répandre des Bibles dans le Midi et succombe aux fatigues de cette tournée d'évangélisation en 1817.

Dans l'oraison funèbre qu'Oberlin prononça à l'occasion de son enterrement, il développe les principes qui ont animé ce fils qui fut au plus haut degré l'image de son père. « Dans l'union de nos cœurs et sentiments avec le Seigneur Jésus-Christ, nous épousons ses intérêts, nous cherchons à l'aider dans sa grande œuvre, dans l'affranchissement du pauvre genre humain de tous ses innombrables maux spirituels et corporels, de toute son affreuse corruption morale et de tous ses malheurs et innombrables espèces de souffrances qui en sont la suite. Voilà le but qui anime les chrétiens, les disciples du Seigneur Jésus-Christ, et pour de pareils, la mort serait une épouvante?... Ils deviennent indifférents à certains égards pour la vie et pour la mort.

« Demeurent-ils plus longtemps sur la terre, c'est pour glorifier le Seigneur autant qu'ils le peuvent suivant leur vouloir et pour le servir dans sa grande œuvre.

« Sont-ils appelés de cette terre par la mort? Bon, c'est pour continuer à le servir dans sa grande œuvre: avec lui et sous sa direction, et sous l'influence de son esprit, ils auront de l'ouvrage pour une longue suite de millions d'années qui s'écouleront jusqu'à ce que tous les indociles soient ramenés à Dieu par Jésus-Christ et que Dieu soit tout en tous. »

Voilà comment l'eschatologie individuelle favorise une consécration totale au service de Dieu.

Et l'auguste vision d'une humanité régénérée groupée autour du trône de Dieu et célébrant éternellement ses louanges entretient chez Oberlin le désir de faire dès ici-bas de sa paroisse l'image de cette humanité unie par l'amour du Christ, de transformer un groupe d'individus isolés en une grande famille d'enfants de Dieu, de frères et de sœurs de Jésus-Christ pratiquant journellement en tout l'entr'aide chrétienne, fraternisant avec d'autres centres de vie chrétienne dans le monde entier et collaborant avec eux, dans un sentiment de solidarité avec toute l'humanité pécheresse, à transformer la terre entière en une cité de Dieu.

Le vieillard chez qui l'âge n'avait pas affaibli la force de rayonnnement resta l'animateur de cette grande famille chrétienne qu'était devenu le Ban-de-la-Roche. Rarement le minis-

tère pastoral fut réalisé ainsi dans sa plénitude. Aussi n'est-il pas étonnant que ses enfants n'aient pas connu d'autre ambition que de marcher dans les traces de leur père, que ses fils, sauf celui tombé sur le champ de bataille, soient tous devenus pasteurs et toutes ses filles femmes et mères de pasteurs.

De ce milieu du Ban-de-la-Roche créé par sa foi conquérante sont sortis pendant plusieurs générations des hommes et des femmes qui sont devenus des forces et des gloires du protestantisme, dans toute la France et au delà des mers, des pasteurs de grande envergure, des missionnaires, des industriels chrétiens, des éducateurs et des éducatrices.

Les descendants d'Oberlin et ses fils spirituels ont peuplé un grand nombre de presbytères et ont fourni à l'Eglise des laïques animés du désir de continuer dans leur sphère son apostolat.

Puisse son souvenir faire renaître quelque chose de son esprit dans les églises et dans les presbytères d'Alsace et de France, et dans tous les pays qui se sont associés aux fêtes de commémoration de son ministère béni!

Les Ancêtres d'Oberlin.

M. F. Andreæ d'Arlesheim près de Bâle a dressé et fait imprimer l'arbre généalogique de la famille d'Oberlin.

Sa mère, fille de Jean-Henri Feltz, professeur et docteur en droit à l'Université protestante de Strasbourg, descendait d'une ancienne famille de savants strasbourgeois dans laquelle « l'esprit, la science et la piété étaient héréditaires ». Le grand-père et le père du professeur Feltz avaient été pasteurs, le premier à Sainte-Aurélie et le second à Saint-Thomas. La femme de ce dernier, Anne-Suzanne Bœcler, appartenait à une famille très considérée de savants et était sœur de l'épouse du préteur royal Ulrich Obrecht[1].

Le père d'Oberlin, professeur au gymnase protestant, descendait d'une lignée de boulangers que l'on savait originaire de Colmar. Grâce à l'aimable obligeance de M. A. Scherlen, archiviste à Colmar, il a été possible de remonter jusqu'au premier ancêtre protestant des Oberlin[2]. Cet ancêtre, Hans Oberlin (ou Oberle ou Offerlin) habitait Colmar en 1575, année où le Magistrat ordonna l'établissement d'un culte protestant à côté du culte catholique et autorisa tous les habitants à fréquenter le culte de

---

[1] Voir l'arbre généalogique dressé par M. Andreae.

[2] Voir journal de l'Est du 4 juin 1926 : A. Scherlen, l'origine colmarienne de la famille Oberlin.

leur choix. C'est un des rares cas où, dès le XVIe siècle, les autorités d'un territoire, au lieu de se conformer au principe « cuius regio, eius religio », proclamèrent le principe de la liberté religieuse et de la tolérance réciproque. Le boulanger Hans Oberlin fut parmi les premiers à se rallier au protestantisme, car dès 1575, il fit baptiser un enfant dans l'ancienne église franciscaine devenue l'église protestante. Entre 1575 et 1594, il fit baptiser sept autres enfants dans cette église. Pour des raisons inconnues, il n'acquit le droit de bourgeoisie à Colmar qu'en 1577 et offrit comme garantie la maison dite « Zum alten Tiergarten », sise près de l'hôpital civil, ancien couvent des Franciscains. Son fils Hans, né avant 1575, fut d'abord meunier à la « Eselsmühl » et puis boulanger. Il épousa Marie Fürst et mourut pendant l'hiver 1625 à 1626, en laissant douze enfants.

L'un de ceux-ci, Hans, baptisé dans l'église de Colmar le 3 juin 1608, fut inscrit le 19 juillet 1634 dans le registre des bourgeois de Strasbourg en qualité de membre de la corporation des boulangers, à la suite de son mariage avec Barbe[1], veuve du boulanger Sébastien Ulrich dont il semble avoir pris la succession.

A quelle époque, et pourquoi était-il venu s'établir à Strasbourg ? Il semble avoir quitté sa ville natale à la suite de la persécution dont le protestantisme fut l'objet sous l'empereur Ferdinand II qui, à l'instigation de l'évêque de Bâle[2], avait chargé son frère Léopold d'exterminer le protestantisme à Colmar. Comme le culte protestant n'avait été établi qu'en 1575, il ne devait pas jouir des avantages de la paix de religion de 1555. Le culte protestant ayant été interdit en 1627, les protestants avaient essayé de fréquenter les cultes à Horbourg, sur territoire wurtembergeois, ou de célébrer le culte en famille. Mais toute manifestation de sentiments protestants avait été mise à l'amende dès 1628, par contre le droit d'émigrer, consacré par la paix de religion, avait été accordé aux protestants.

En 1629, le représentant de l'empereur déclara aux protestants d'une façon plus catégorique encore qu'ils n'avaient que le choix entre l'abjuration et l'émigration. Un grand nombre de Colmariens influents se rattachaient alors à la tendance réformée, zwinglienne ou calviniste. Ceux-ci choisirent comme lieux de refuge les villes de Mulhouse et surtout de Bâle où l'on pratiquait le culte réformé. Les autres, évidemment plutôt luthériens, se rendirent dans le comté de Horbourg, dans la seigneurie de

---

[1] L'acte de mariage est daté du 1er juillet 1634 (registre de l'église Sainte-Aurélie).

[2] Colmar faisait partie du diocèse de Bâle.

Riquewihr et, en plus grand nombre, à Strasbourg où l'on reçut à bras ouverts ces coreligionnaires qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour conserver leur foi[1]. Colmar perdit un grand nombre de ses citoyens les plus laborieux, les plus consciencieux, les plus religieux, et ceux-ci devinrent un élément très apprécié dans la population des territoires voisins.

Un indice nous permet de supposer que Hans Oberlin s'est décidé dès le commencement de la persécution à se créer un avenir dans une ville où il pouvait vivre librement selon ses convictions. En 1628, il ne figure pas dans le registre de la taille à Colmar. Il semble donc avoir appris le métier de boulanger chez son père et avoir quitté Colmar peu après le décès de celui-ci, et avant le grand exode de 1629[2]. Le fils aîné de Hans Oberlin et de Barbe Ulrich, Georges, né en 1635, se maria le 18 janvier 1658 à Sainte-Aurélie avec Anne-Marie, fille de Franz Graff, «Weissbeck» comme son gendre. De cette union naquit Jean-Georges, baptisé à Saint-Pierre-le-Vieux, le 12 juin 1660. Il exerça également la profession de son père, se maria deux fois, en deuxièmes noces en 1696 avec Marie-Elisabeth Buntz, fille du menuisier Henning Buntz. De ce second mariage est issu le père d'Oberlin Jean-Georges, baptisé le 1er août 1701 à Saint-Pierre-le-Jeune. Il eut pour parrain le boulanger Stall et le boulanger Roth, comme marraine une tante Dorothée, fille du boulanger Georges Oberlin. Bien qu'ainsi solidement encadré par des représentants de la corporation à laquelle avaient appartenu cinq générations, il fut le premier à abandonner la tradition artisanale de sa famille, peut-être parce que son père mourut en 1708, alors qu'il n'avait que 7 ans. Jean-Georges fit des études et devint professeur au gymnase protestant. De son union avec Marie-Madeleine Feltz, bénie à Saint-Thomas le 22 août 1733, naquirent 2 filles et 7 fils dont deux devinrent célèbres, l'aîné Jérémie-Jacques, philologue et archéologue distingué, et le pasteur Jean-Frédéric Oberlin. L'hérédité expliquerait donc chez Oberlin, d'une part, la noblesse de l'allure et l'amour de l'étude et, d'autre part, le goût et l'aptitude pour toutes espèces de travaux manuels. L'hérédité paternelle et maternelle combinées le disposèrent à concentrer son intérêt sur la vie de l'âme.

---

[1] Voir H. Rocholl, Die Vertreibung evangelischer Bürger aus der freien Reichsstadt Colmar und ihre Aufnahme in Basel.

[2] Sa famille resta à Colmar, comme l'indique l'acte de partage de la succession de sa sœur Marguerite, enterrée à Colmar le 23 avril 1649. Par cet acte nous apprenons que son frère Michel, baptisé en 1616, exerçait le métier du père à Colmar (renseignements fournis par M. Scherlen). Le Protestantisme fut rétabli à Colmar par les Suédois, en 1632.

Un Sermon inédit d'Oberlin.

Au musée alsacien de Strasbourg se trouve le manuscrit d'un sermon d'Oberlin intéressant à bien des égards.

Il fut prêché, dit la page de garde,

le 17 février 1794 à Mulhouse
et le 7 février 1819 à Colmar.

La date indiquée pour Colmar paraît exacte, car à ce moment Oberlin a pu être l'hôte de son gendre M. Witz, pasteur à Colmar de 1815 à 1840.

La date indiquée pour Mulhouse est certainement une erreur. La tradition ne sait rien d'un voyage à Mulhouse en 1794. Par contre, elle dit que du 20 janvier à la fin mars 1794, Oberlin était en proie à une violente fièvre. Toutefois une erreur de date semble difficile à admettre chez un homme aussi méticuleux que l'était Oberlin et sur un manuscrit rédigé avec beaucoup de soin. On est amené à supposer que la première rédaction remontait à 1794, et que ce sermon a été prononcé à Waldersbach en cette année. La maladie ne semble pas avoir totalement empêché Oberlin d'exercer ses fonctions, du moins pendant les premières semaines de sa durée. Oberlin aimait reprendre à bien des années de distance des sermons qui lui semblaient exprimer heureusement des vérités essentielles. Le manuscrit a subi quelques remaniements. Les additions postérieures sont reconnaissables au fait d'avoir été écrites avec une encre plus pâle, mais elles ne changent rien au caractère du sermon qui n'est pas un sermon d'actualité, mais un exposé de quelques vérités éternelles. Il y a toutefois quelques passages qui prendraient un singulier relief par le fait d'avoir été écrits pendant l'année terrible. En examinant de plus près les indications de la page de garde, on peut constater que les mots « prêché le 16 février 1794 » sont écrits avec l'encre avec laquelle la première rédaction a été écrite, tandis que les mots « à Mulhouse » ont été ajoutés plus tard en même temps que l'indication de la date à laquelle le sermon a été prononcé à Colmar. Il semble donc qu'il a été prêché une première fois à Waldersbach en 1794, répété à Mulhouse et répété encore une fois à Colmar. Oberlin a évidemment considéré ce sermon comme l'un de ses meilleurs. A quel moment a-t-il pu le prêcher à Mulhouse? Il se pourrait que ce fut en 1804. Les tablettes chronologiques de Stœber notent pour 1804 un voyage d'Oberlin à Mulhouse chez sa fille Mme Witz. P. Witz était originaire de Mulhouse et était alors instituteur et diacre réformé dans sa ville natale. Le 26 mars 1804, une fille d'Oberlin, Henriette-Charité, épousa Josué Graff, pasteur à Mulhouse. Il est parfaitement probable qu'Oberlin ait remplacé son futur gendre un dimanche.

Remémorons-nous maintenant les événements marquants de l'époque où, selon toute probabilité, le sermon fut rédigé. Le 27 août 1793, Frédéric-Jérémie, fils d'Oberlin, est mortellement blessé à Bergzabern. En novembre 1793, Oberlin est sommé par l'administration du district de Barr d'aller faire sa profession de foi politique devant le comité de sûreté à Strasbourg, ordre auquel il se soumet avec dignité le 15 décembre. Au commencement de l'année 1794, il est près de la mort. Le 30 mars, il retourne pour la première fois à l'église. Au commencement d'avril 1794, des ordres sont donnés de cesser toutes fonctions ministérielles. Oberlin s'y soumet, mais « établit un club à la place du service divin pour, sous ce nom, continuer les assemblées »[1]. Le 28 juillet, il est arrêté et emmené à Sélestat, mais relâché dès le lendemain de son arrivée dans cette ville. Il reprend les assemblées du club et se voit décerner, le 3 septembre, des éloges par la Convention nationale pour avoir propagé la langue française et l'enseignement dans ce coin des Vosges. Le 9 décembre enfin, la Convention applaudit à la générosité des habitants du Ban-de-la-Roche qui se sont efforcés de maintenir le cours des assignats.

Résumons maintenant le contenu du sermon intitulé: « Deuxième sermon sur la confiance en Dieu. » Il a pour texte psaume 37, verset 5: « *Remets ta voie sur l'Eternel et t'assure en lui; et Il travaillera pour toi.* »

Dans l'introduction, Oberlin rappelle l'attitude insensée des Israélites qui, d'abord, se défiant d'une protection divine qui leur était assurée, refusent de pénétrer, sur l'ordre de Dieu, en Canaan, par peur des Cananéens que leurs émissaires leur représentaient comme des géants, et qui, peu après, bravant la défense de Dieu, faite à un peuple indigne d'un si grand bienfait, se confient témérairement à leurs propres forces, tentent l'aventure et vont au devant d'un désastre. Oberlin tire de ce récit, écrit « pour notre instruction, l'enseignement que notre confiance doit être premièrement *éclairée*, c'est-à-dire qu'il faut savoir que Dieu n'accorde sa protection qu'à ceux qui marchent dans sa voie, ou qui veulent y entrer; qu'il ne l'accorde pas d'une façon miraculeuse, sans notre intervention, mais qu'il exige que nous coopérions avec lui, en nous servant de tous les moyens que la prudence nous suggère. En second lieu, nous y voyons qu'il faut que notre confiance soit *absolue* et sans aucune réserve, entière et universelle, de sorte que nous ayons recours à Dieu dans tous nos besoins, ne nous reposant pas sur nos propres forces, ne comptant pas

---

[1] Note du journal d'Oberlin du 9 avril 1794. V. Leenhardt, p. 316.

trop sur les créatures, mais attendant tout de la bienveillance de l'Etre suprême. Enfin nous y apprenons que cette confiance doit être *ferme,* constante, inébranlable, sans se laisser abattre au jour du mal, sans chercher à se tirer d'embarras par des voies illicites et trompeuses. »

Dans une première partie, Oberlin recommande de « prendre garde de ne nous point confier dans la miséricorde de Dieu, lorsque nous avons sujet de craindre sa justice, et lorsque nous vivons dans le dérèglement. Ce n'est pas là la confiance chrétienne; c'est une sécurité criminelle, laquelle se voit dans une infinité de pécheurs qui se flattent qu'il n'y a rien à craindre pour eux, lorsqu'il y a tout à craindre... Tel était la sécurité des hommes du premier monde qui furent surpris par le déluge, quoiqu'on leur eût prêché la repentance pendant cent-vingt ans[1]. Telle était la sécurité du mauvais riche (Luc XII, 19, 20)... Telle était la sécurité de l'ingrate et rebelle Jérusalem qui se flattait d'être toujours l'objet de l'amour de Dieu, et qui ne s'étant point convertie est devenue un triste monument de la vengeance de Dieu. *Ne vous fiez point,* disait l'Eternel par Jérémie, *ne vous fiez point sur des paroles trompeuses, en disant: c'est ici le temple de l'Eternel; mais amendez sérieusement vos voies et vos actions... Voici, vous vous fiez sur des paroles trompeuses sans aucun profit. Ne dérobez-vous pas? Ne tuez-vous pas? Ne commettez-vous pas d'adultère? Ne jurez-vous pas faussement?... Toutefois vous venez et vous vous présentez devant moi dans cette maison-ci sur laquelle mon nom est réclamé... Maintenant donc, parce que vous faites toutes ces choses-là, dit l'Eternel, je vous chasserai de devant ma face, comme j'ai chassé tous vos frères, avec toute la postérité d'Ephraïm.* (Jer. VII, 4-15). Voilà donc Dieu lui-même qui condamne toute confiance des impénitents, en déclarant en termes formels que ce n'est qu'en faisant ce qui est bon qu'on peut s'assurer en lui, et compter qu'Il travaillera pour nous...

« *Il travaillera pour nous!* Est-ce à dire qu'Il nous permet de demeurer oisifs, et qu'Il se charge de notre conservation, sans que nous ayons rien à faire de notre côté? Non, M. F., la confiance en Dieu ne doit point nous rendre paresseux; elle ne doit pas nous empêcher de travailler. Quoique l'Ecriture nous ordonne de n'être en souci de rien (Math. VI, 25), il ne faut pas croire qu'elle veuille que nous demeurions les bras croisés dans l'oi-

---

[1] Oberlin a pu juger ainsi l'attitude de la cour et de l'Église avant la Révolution. Voir son sermon prononcé à la fête de la Constitution en 1791, Leenhardt, p. 304.

siveté. Si c'est une extrémité dangereuse de ne point penser au souverain Arbitre des événements, c'en est une autre également blâmable de négliger les secours ordinaires que la Providence elle-même nous a mis entre les mains pour nous aider. Dieu ne veut point favoriser la lâcheté, l'imprudence, ni la paresse: Il veut au contraire que nous fassions usage de nos facultés. Il bénit le travail, le courage, la diligence, la vertu; et c'est pour l'ordinaire par ces sortes de moyens naturels et non par des miracles, qu'Il fait réussir nos entreprises. Il est vrai que l'Ecriture nous dit que c'est en vain que l'homme bâtit, si le Seigneur n'y met la main (Ps. 127); que ce n'est point la valeur qui fait gagner les batailles, mais la protection de Dieu... (I. Sam. 2, 7). Mais qui ne sent pas que ces façons de parler ne vont point à exclure les causes secondes, comme si le travail, la valeur, la prudence et les secours humains étaient inutiles? C'est parce que notre vanité est portée à se faire honneur, et que l'impiété affecte de ne chercher que les secours humains, que l'Ecriture-Sainte prend à tâche de combattre cette présomption, en nous faisant penser à la cause première que nous oublions, et en déclarant que son influence est encore plus grande dans ces événements que ne serait celle des hommes. — Ayons donc soin, M. C. F., que notre confiance en Dieu soit éclairée. Ne prétendons pas que dans des temps de famine, Il nous envoie un ange qui nous apporte de quoi nous nourrir, comme Il fit au prophète Elie. Ne prétendons pas qu'Il défende une ville assiégée, sans qu'on y fasse des fortifications; qu'Il accorde la victoire à une armée qui néglige les exercices militaires[1]; qu'Il fasse croître le blé si nous refusons de semer et de labourer la terre. Jésus-Christ n'avait-il pas mille moyens de défendre ses disciples?... Cependant Il leur ordonne, lorsqu'on les persécuterait dans une ville, de s'enfuir dans une autre, de peur de tenter Dieu: Conseil qu'ils suivirent à la lettre, puisque saint Paul se sauva de Damas dans une corbeille, lui qui avait la plus grande confiance en l'Etre suprême[2]. Joseph aurait-il mérité des éloges, si durant les années d'abondance, il n'avait pensé aux années de stérilité? Noé aurait-il été conservé dans le déluge, s'il avait négligé de construire l'arche? Naéman le Syrien aurait-il été guéri s'il avait refusé de se laver dans le Jourdain? Ne blâmons donc pas mes Frères, ce chrétien pauvre ou malade ou persécuté qui cherche les moyens de se tirer de ces états. Ne blâmons pas la sollicitude d'un roi qui est en

---

[1] Allusion possible à la guerre de 1793.

[2] Cela pourrait être une parole de consolation à l'adresse des familles qui s'étaient réfugiées au Ban-de-la-Roche en 1794.

peine de la conservation de ses sujets et qui travaille à maintenir la paix et la tranquillité dans son royaume[1]; ni celle d'un pasteur que le soin de l'Eglise afflige, comme le disait saint Paul de lui-même. Blâmons au contraire ces soucis rongeants qui nous travaillent trop et qui nous portent au murmure. Que notre confiance soit toujours jointe à une application soutenue! Faisons ce que la prudence chrétienne nous dicte, et puis abandonnons-nous à la sage conduite de Dieu en disant avec le Père des croyants: l'Eternel y pouvoira (Gen. XXII, v. 14)».

Dans la deuxième partie de son sermon, Oberlin s'efforce de démontrer, de nouveau à l'aide d'exemples et de paroles bibliques, « qu'on est toujours rempli de confusion lorsqu'on est assez téméraire » pour s'imaginer « pouvoir sans le secours de Dieu uniquement par sa prudence et son habileté, venir à bout des desseins que l'on a formés » (Goliath, Sanchérib, Pierre. Prov. 28, 26: Celui qui se confie en son cœur est insensé) ou quand on met toute sa confiance en « des hommes forts et puissants, prudents et sages » (Ps. 62, 6; Ps. 146, 3-4; Es. 31, 1-3). Il ajoute: « Puis donc il faut absolument, soit à cause de notre impuissance naturelle, soit à cause de l'inconstance des affaires humaines[2] que nous soyons pourvus de quelque appui étranger, à qui pouvons-nous mieux nous adresser pour cela qu'au souverain Monarque de l'Univers?... Mes Frères, croyons-en David, croyons-en tous les gens de bien, *il vaut mieux se retirer vers l'Eternel que de s'assurer sur l'homme* » (Ps. 118, 8).

Oberlin termine cette partie par une série de citations des Psaumes ou de Paul qu'il souligne dans le texte et qui, répétées avec conviction par le vénérable pasteur, ont dû faire passer quelque chose de sa foi dans l'âme de ses auditeurs. (Ps. 121, 1; Ps. 27, 1; Ps. 26, 1; Ps. 42, 12; Ps. 34, 9; Phil. 4, 6).

Dans la troisième partie du sermon on peut trouver des allusions aux difficultés par lesquelles Oberlin a passé lui-même. Ces pages sont un témoignage émouvant de la foi qui lui a permis de conserver sa sérénité et de triompher de l'adversité. La confiance en Dieu doit « se soutenir dans toutes les périodes et tous les événements de la vie. En effet, il n'est aucune époque, aucune circonstance de la vie où on n'ait besoin de l'assistance divine. Ici un ennemi noircit notre réputation par la médisance et la calomnie; là un envieux s'élève contre nous et blâme nos actions les plus innocentes. Celui-ci se prévaut de notre complaisance et

---

[1] C'est le seul passage qui peut étonner en 1794. Il fait partie du texte primitif.

[2] S'applique mieux qu'à toute autre époque à l'année 1794.

nous trompe d'une façon indigne; celui-là cherche à nous supplanter et à s'établir à notre place. D'un côté on risque de perdre toutes ses richesses parce qu'il a fallu les confier à des mains étrangères[1]; de l'autre on craint à tout moment de perdre la santé[2], de se voir éloigné de ses amis[3], d'encourir la disgrâce d'un protecteur[4]. Est-il un seul de ces cas où nous puissions nous passer de l'appui divin? N'est-ce pas particulièrement dans de telles circonstances où les gens de peu de foi se laissent facilement entraîner au murmure, au mécontentement, à la défiance, que nous devons nous trouver heureux de pouvoir remettre nos voies sur l'Eternel.. — Et quand tout céderait à nos vœux... ne serait-il pas également de notre devoir, et même de la prudence, de nous exercer à une vertu qui tôt ou tard nous sera indispensable pour notre repos? Oui, quelque soit notre situation, il faut se confier en l'Eternel et attendre de sa bienveillance ce qu'il lui plaira de nous accorder. Mais c'est surtout dans les afflictions et les calamités que cette vertu doit briller dans tout son éclat: c'est là que l'homme sage doit se distinguer du méchant et de l'incrédule. Accablé sous le poids de son fardeau, celui-ci aura recours à mille voies tortueuses pour se tirer d'embarras: ni mensonge, ni tromperie, ni parjure, rien ne lui paraîtra trop indigne de lui pour se soutenir dans son rang[5]... Mais l'homme sage qui s'est accoutumé à remettre dans tous les temps sa voie sur l'Eternel, éprouve dans ces moments critiques les consolations les plus douces. L'adversité ne saurait l'abattre: c'est sur Dieu et sur sa conscience qu'il se repose. Et avec de telles dispositions, semblable à un roc que les flots de la mer peuvent couvrir, mais non pas ébranler, il demeure ferme dans ses principes, malgré les assauts les plus violents de l'infortune et de la misère[6]. Il sait que notre félicité n'augmente en rien celle dont Dieu jouit, nos maux ne sauraient non plus y causer la moindre altération, et qu'ainsi, s'Il afflige les fils des hommes et s'Il les attriste, ce n'est point qu'Il prenne aucun plaisir à cela; mais qu'Il le fait dans la vue de corriger nos défauts et de perfectionner nos vertus.

« Il sait que *nos légères afflictions qui ne durent qu'un moment produisent pour nous le poids éternel d'une gloire infi-*

---

[1] La dépréciation des assignats.

[2] La maladie d'Oberlin.

[3] La menace de déportation.

[4] Le conflit d'Oberlin avec son seigneur, le baron de Dietrich, en 1788.

[5] Les abjurations de certains ministres du culte, par ex. du pasteur Jonas Boeckel de Rothau dont l'acte d'abjuration est conservé au musée alsacien. On y lit entre autres: « J'ai toujours détesté la théologie ».

[6] Attitude d'Oberlin en 1794.

LIBRARY
CALIFORNIA BAPTIST THEOLOGICAL SEMINARY
Seminary Knolls
Covina, California

niment excellente (2. Cor. 4, 17)... Comment avec une telle persuasion pourrait-il se voir troubler par aucune disgrâce, ou se laisser aller à l'impatience... « Ne boirais-je pas à l'exemple de mon Sauveur la coupe que mon père céleste m'a donnée à boire? » dira toute personne affligée qui sait s'appuyer en l'Eternel. Ce Dieu que j'envisage comme mon père est trop parfait pour avoir besoin de ma misère, quoique son autorité suprême le mette en droit de me traiter comme Il le trouvera à propos. Il est trop sage pour se tromper en ce qui regarde mes véritables intérêts; et trop bon pour me présenter aucun breuvage qui ne me soit salutaire. C'est Lui qui m'a donné tous les biens dont je jouis, qui pour l'amour de moi s'est privé de plus de plaisirs qu'Il ne pourrait m'en ôter, en sacrifiant son Fils pour ma rédemption[1]; et qui me prépare, pour me dédommager de mes souffrances, un héritage incorruptible de gloire et de félicité. Refuserais-je de prendre une coupe qu'une telle main me présente?... Je suis content de passer par les plus rudes épreuves: mon cœur recevra avec joie les traits les plus aigus qui partiront de cette main paternelle. Et quand Il me tuerait, je me confierais toujours en Lui » (Job. 13, 5). Cette parole de Job, Marie Durand aimait à la répéter dans la Tour de Constance. Blessig la rappelle à sa femme dans ses lettres écrites en prison au moment de la Terreur, sous la menace de la guillotine. Elle est aussi le point culminant de la profession de foi d'Oberlin dans la chaire de Mulhouse et de Colmar et probablement de Waldersbach.

« Puissions-nous, terminait Oberlin, porter jusque-là notre confiance, et en recevoir la juste récompense! Le Dieu de toute grâce qui nous a appelés à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, après que nous aurons un peu souffert, nous perfectionne, nous affermisse, nous fortifie et nous rende inébranlables! A Lui soit la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen! (I Pierre V, 10, 11).»

Tout Oberlin est dans ce sermon: son robuste bon sens, son sens aiguisé des conditions réelles de la vie matérielle et spirituelle, sa foi ardente et raisonnée, l'équilibre parfait d'un homme complet qui marche d'un pied ferme sur la terre, mais pour qui le contact personnel avec Dieu, la collaboration avec la Toute-Puissance divine et la protection divine sont les plus incontestables réalités. La Bible lui éclaire la vie, et la vie lui fait comprendre la Bible. Sous l'impulsion de la piété, l'esprit, le cœur et la volonté sont parvenus à leur plein épanouissement. Oberlin sait dominer la vie, préserver de tous les dangers, encourager à un labeur béni, aider à accepter l'épreuve, ouvrir des horizons

---

[1] Allusion probable à la mort de son fils qui s'était sacrifié pour la Patrie.

infinis. Il est l'homme auquel le sentiment de sa dépendance de Dieu donne une sérénité impressionnante au plus fort de l'orage, et auquel le sentiment de son obligation envers Dieu donne un noble courage de rester fidèle à sa mission dans toutes les circonstances.

Dans quelle Mesure Bost et Oberlin ont-ils été des Précurseurs du Réveil en Alsace?[1])

Ami Bost dit dans ses mémoires, qu'en 1819, il arriva en Alsace « comme dans un désert ». « Il n'y avait pas, dans toute cette belle contrée, un seul étendard hautement élevé en faveur de l'Evangile »[2]. Même Oberlin fut jugé avec une certaine sévérité par le jeune évangéliste qui ne péchait pas alors par excès de modestie. Impatient d'apprendre à connaître l'œuvre d'un homme universellement admiré, Bost s'était rendu au Ban-de-la-Roche, le 22 janvier, trois jours après sa première prise de contact avec Strasbourg. Immédiatement il avait acquis la conviction qu'Oberlin « n'était pas l'homme qu'il lui fallait », parce qu' « à côté de l'Evangile qu'il a professé fidèlement, il entretenait une masse d'idées particulières sur le monde à venir ». La renommée de l'œuvre accomplie lui parut très surfaite. Invité à donner une prédication, il ne cacha pas sa déception de n'avoir pas rencontré les merveilles d'un réveil wesleyen ou morave. « Comme un enfant, j'avais cru, de loin, que tout le Ban-de-la-Roche était converti; et voyant que ce n'était pas tout à fait le cas, je le dis rudement à mes auditeurs. » La grande famille de papa Oberlin fut traitée par Bost comme une Eglise engourdie ayant besoin d'être vigoureusement secouée. Se remémorant ses souvenirs, 30 ans plus tard, Bost crut toutefois devoir ajouter qu'Oberlin avait suffisamment fait pour que « tous les chrétiens conservent de lui un souvenir respectueux et reconnaissant »[3]. Il ne dit rien de plus sur le rayonnement de la personnalité et de l'activité du patriarche du Ban-de-la-Roche. Au contraire, il semble s'attribuer à lui-même tout le mérite du réveil qui s'était produit entre son séjour à Strasbourg et à Colmar et le moment où il rédigea ses mémoires. Il déclare avec une assurance qui a convaincu bien des lecteurs de ses mémoires, que sa brochure

---

[1] Extrait du «Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français». LXXVe année, n° 3. Paris, 1926.

[2] Mémoires pouvant servir à l'histoire du réveil religieux par A. Bost. T. I, p. 172.

[3] Ibidem I, p. 159—160.

contre Haffner fut « incontestablement pour l'Alsace le signal du retour à la vérité évangélique »[1].

Haffner avait écrit une introduction à la Bible que la Société biblique de Strasbourg venait de faire imprimer en dix milles exemplaires pour la répandre dans les familles. A une époque où les violentes attaques contre le christianisme, pendant l'ère révolutionnaire, avaient laissé maints esprits assez critiques à l'égard de la tradition chrétienne, Haffner voulait leur aider à faire, dans les récits bibliques, la distinction entre ce qui est vérité éternelle et ce qui est imperfection due à leur origine humaine. Il était lui-même disciple de la philosophie religieuse du XVIIIe siècle, mais avait fait preuve, pendant la Terreur, de son attachement au christianisme en préférant subir un emprisonnement prolongé et risquer l'échafaud plutôt que de renier le Christ. Avec d'autres il avait consacré ensuite ses efforts à la réorganisation de l'Eglise après la grande crise qu'elle avait traversée. Aussi jouissait-il d'un respect universel jusque dans les milieux conservateurs et cumulait-il, avec sa charge de pasteur à Saint-Nicolas, celle de doyen de la Faculté de théologie et de représentant du clergé dans le Directoire de l'Eglise luthérienne. Bost l'avait traité de « faux docteur » auquel l'Evangile nous enseigne « à dire anathème ». Il lui avait reproché ses « blasphèmes » et ses « insanités impertinentes » et avait sommé les chrétiens de Strasbourg « de sortir de Babylone avec des chants de triomphe »[2]. Cette brusque attaque d'un étranger encore jeune contre un homme vénérable avait créé un gros émoi, vraiment outré les protestants de Strasbourg dont l'un écrivit dans une réponse adressée à Bost qu' « un chrétien n'écrit pas ainsi »[3]. Même les petites communautés sympathiques à la piété du Réveil prirent ombrage de cette ardeur intempestive. Wegelin, commerçant suisse qui réunissait dans son logement de la rue des Hallebardes quelques amis pour la lecture de la Bible et sur l'appui duquel Bost avait compté, le tint bientôt à distance à cause de son « genre bruyant »[4], ne désirant pas se compromettre en fraternisant avec un homme aussi peu pacifique. Le directeur des frères Moraves aussi lui fit d'amers reproches[5]. L'aumônier

---

[1] Ibidem p. 185.

[2] Einige Bemerkungen etc. Toutes les brochures concernant cette controverse ont été réunies en un volume conservé à la bibliothèque universitaire de Strasbourg.

[3] Voir dans ce volume « Ein Wort über die Angriffe auf Herrn D. Haffners Einleitung in die Bibel», p. 3.

[4] Mémoires de Bost. T. I, p. 176.

[5] Ibidem p. 191.

de la prison, le très croyant Diemer, aussi se détourna de Bost qui lui avait déconseillé, en des termes d'une violence inouïe, de se faire consacrer par Haffner[1]. Le directeur du Séminaire, Krafft, âme fervente et généreuse, avait invité Bost, dès son arrivée de Genève, à venir parler aux étudiants. Il dut s'imposer dans la suite une extrême réserve, et expia durement son amitié pour Bost. Les étudiants prirent fait et cause pour leur maître et allèrent chanter un «pereat» sous les fenêtres de Bost[2]. Celui-ci ne se rendit pas plus sympathique en faisant suivre son libelle contre Haffner de différents écrits également violents contre le pasteur de l'Eglise réformée, Maeder, qu'il sommait de donner sa démission[3]. Enfin, en publiant une traduction française du *Catholicisme primitif* de Gossner, Bost attira sur lui les foudres du catholicisme, avec lequel dans un pays mixte on désirait vivre en paix[4]. Bost nous dit lui-même: «Je voyais tout le public d'Alsace indigné et réellement scandalisé de tout le vacarme que je faisais dans le pays»[5]. A Strasbourg il ne fut entièrement approuvé que par le pasteur Bein de Sainte-Aurélie, qui s'associa à sa critique de Haffner et dont la fille offrit pendant 14 ans son aide à Mme Bost dans les soins du ménage, sans jamais accepter la moindre rétribution[6]. Pour Colmar où il séjourna deux ans, Bost nous dit: «Une seule conversion, mais une de ces conversions qui en produit beaucoup d'autres, tel a été en particulier le résultat de ma mission à Colmar»[7]. Il y avait gagné un jeune homme, nommé Bott, qui fut jusqu'à sa mort l'âme de l'«assemblée» qui existe encore aujourd'hui à Colmar et qui vénère son souvenir.

On lit dans les *Christliche Mitteilungen*, petit journal publié par Krafft, en 1822: «Certaines personnes que consume un orgueil spirituel presque aussi excessif que leur zèle religieux, veulent fonder une Eglise nouvelle... et blâment avec amertume l'ancienne... une étrange inquiétude s'empare des esprits: tout semble en voie de se transformer, même dans le monde des âmes. Mais jusqu'à l'accomplissement d'une nouvelle naissance, qui

---

[1] Er sagte, ich solle mir nicht «Haffners Tatzen» («Viehtatzen») auflegen lassen, mich nicht von diesem «Hunds- und Teufelsprofessor» ordinieren lassen. V. G. Horning, Die lutherische Reaction etc. Strasbourg, 1926.

[2] Mémoires de Bost, p. 191.

[3] Ibidem p. 275—279.

[4] Ibidem p. 280.

[5] Ibidem p. 278.

[6] Ibidem p. 286.

[7] Ibidem p. 244.

dira les douleurs que nous traverserons? Que résultera-t-il de ce travail de fermentation spirituelle? »[1]. Voilà, nous semble-t-il, un jugement assez exact sur le résultat de la campagne tapageuse de Bost. Dans les milieux les plus piétistes, il a contribué à renforcer le sentiment que l'enseignement officiel avait besoin de devenir plus conforme à la Bible et qu'une piété plus fervente devait succéder à un christianisme plus honnête que profond.

Mais on aurait bien tort de présenter les choses comme si les pasteurs de l'époque avaient voulu détruire ou avaient détruit de fait la foi chrétienne chez leurs ouailles. Leur prédication n'avait pas la profondeur de celle des réformateurs. Mais elle répondait à l'état des esprits qui croyaient tous en la raison, tout en voulant maintenir les éléments essentiels de la tradition chrétienne. Elle répondait à un double besoin, de n'offusquer ni la raison ni la tradition chrétienne. Elle s'efforçait d'offrir une synthèse plus ou moins logique et heureuse de ces deux besoins également prononcés. Les paroissiens voulaient être éclairés et avoir des pasteurs également éclairés, mais ils voulaient aussi rester chrétiens et avaient confiance en des hommes comme Blessig et Haffner dont la vie leur était une garantie qu'ils ne voulaient pas abandonner l'essence du christianisme, mais la conserver. Le pasteur Hackenschmidt raconte dans la vie de son père que son grand-père, le passementier Hackenschmidt, lisait le samedi soir en famille un sermon dans un vieux recueil très orthodoxe et allait entendre le dimanche matin le professeur Haffner, et qu'il ne remarquait guère de différence entre les deux témoignages[2]. Les laïques pieux jugeaient leurs pasteurs d'après leur sérieux, sans trop se préoccuper de leurs idées théologiques qu'ils considéraient comme un élément secondaire. Tous les dimanches matin et les dimanches après-midi, toutes les églises étaient pleines de fidèles, bien que les anciennes ordonnances qui faisaient de la fréquentation du culte une loi dont l'infraction était punie, eussent disparu lors de la Révolution[3]. La grande crise de l'époque révolutionnaire avait été heureusement surmontée, et la vie ecclésiastique avait pleinement repris. Blessig avait stimulé le zèle charitable des fidèles et créé de nombreuses œuvres. Avec lui, et après sa mort, Haffner aussi avait voulu encourager à la lecture de la Bible et prévenir par son introduction les objections que sa lecture aurait pu susciter dans les

---

[1] pp. 43 et 282, cité par Mlle Salomon dans sa brochure sur Charles Cuvier, Strasbourg 1922, p. 13.

[2] K. Hackenschmidt, Vater Hackenschmidt, p. 7.

[3] Ibidem p. 29.

esprits critiques, enrichir et approfondir la piété par le contact direct avec les sources de toute inspiration chrétienne. Ces supranaturalistes et même ces rationalistes n'étaient pas destructeurs. Ils étaient conservateurs à leur façon. Ils voulaient conserver l'esprit de la Bible, en toute sincérité, sans s'attacher à la lettre. Et ils l'ont conservé dans une large mesure. L'évolution nécessaire de l'ensemble de l'Eglise vers un esprit plus évangélique pouvait se faire et s'est faite insensiblement. Bost n'y a contribué que dans une faible mesure. Samuel Vincent a dit des prédicateurs itinérants du Réveil, qu'ils apparaissaient comme des météores fulgurants et ne laissaient comme trace de leur passage qu'un peu de fumée. C'est un jugement sévère et qui ne tient pas suffisamment compte de l'effet durable qu'un choc violent peut produire dans certaines âmes dont les énergies latentes peuvent être ainsi déclenchées. Mais il faut opposer cette opinion d'un contemporain clairvoyant aux affirmations un peu suffisantes de Bost d'avoir à lui tout seul provoqué le retour de l'Alsace à l'Evangile. Si, à Colmar, il a provoqué la fondation d'une assemblée qui, dans un milieu restreint, a fait et fait encore beaucoup de bien, mais qui n'a pas exercé d'influence sur l'ensemble de l'Eglise, il semble bien que dans le reste de l'Alsace aussi son rôle s'est borné à renforcer le zèle de quelques petits groupes qui ont vécu plutôt en marge de l'Eglise qu'ils ne lui ont communiqué leur vitalité. Le grand mouvement du réveil piétiste en Alsace date de Haerter et celui de la restauration du luthéranisme de Horning. L'un a commencé en 1831 et l'autre plus de dix ans plus tard. Ni l'un ni l'autre n'ont Bost comme auteur, ni directement ni indirectement. Bost s'est donc fait illusion en contemplant en 1852 cette floraison de vie chrétienne intense comme son œuvre.

Si son rôle dans la restauration d'un christianisme plus conscient et plus complet en Alsace doit être réduit à des proportions moindres qu'il ne l'a fait croire, en toute sincérité, aux nombreux lecteurs de ses mémoires, il nous semble facile de démontrer qu'au commencement du XIXe siècle le rayonnement de la piété biblique d'Oberlin s'est étendu bien au delà des limites étroites du Ban-de-la-Roche.

L'Alsacien, par suite de son histoire, n'est pas prédisposé aux emballements. Il a le sens critique très développé, pèse longuement le pour et le contre de ses décisions et évolue lentement. Il subit plus aisément l'influence d'un éducateur patient et persévérant que celle d'un enthousiaste. De plus, il est profondément réaliste; il juge d'une cause d'après ses effets, et attend volontiers de voir mûrir les fruits avant de juger de la valeur

d'un arbre. Oberlin s'est imposé à son respect et à son admiration par l'œuvre qu'il a accomplie. L'œuvre d'Oberlin a été la meilleure apologie de ses idées. Dans le premier quart du XIXe siècle, il a exercé une influence très étendue en Alsace par ses nombreuses relations, par l'intermédiaire des membres de sa famille, de ses élèves, de ses amis. Les pédagogues se sont intéressés à son œuvre scolaire, les amis du progrès à ses réformes sociales; et ils ont été amenés à scruter le secret de ses succès et à le découvrir dans l'inspiration chrétienne de toute son activité. Les hommes directement préoccupés du mystère des destinées humaines ont voulu savoir ce que cet homme unique en pensait. Si la foi d'Oberlin a su rayonner au près et au loin, c'est qu'il apparaissait à ses contemporains comme un homme moderne, ouvert à toutes les aspirations d'une humanité désireuse de s'épanouir en pleine liberté, comme un esprit droit, un caractère intègre, ami de l'ordre et de toute discipline nécessaire, mais aussi comme un cœur foncièrement bon, généreux, compatissant à toutes les misères et s'efforçant avec un dévouement inlassable de les supprimer, et enfin et surtout comme une âme ardente et profonde ayant conservé intact le trésor de la foi des ancêtres, parlant des choses religieuses et chrétiennes en homme d'expérience. Il incarnait en lui ce qu'il y avait de meilleur dans la tradition religieuse de son pays, et savait montrer par son exemple qu'une synthèse est possible entre l'héritage de la Réforme, l'Evangile du Christ, l'enseignement de Paul et de Jean et une vaste culture rendant capable de mener l'humanité de progrès en progrès dans tous les domaines de l'activité humaine. Cet homme inspirait confiance. Il était un guide auquel on aimait à demander conseil, dont on désirait s'assimiler l'esprit. Grâce à lui, un grand nombre d'hommes et de femmes dans une génération fière d'être éclairée ont conservé ou repris le contact avec la ferveur qui avait animé les auditeurs d'un Lorenz au milieu du XVIIIe siècle.

Tout n'était pas nouveau dans la prédication et l'activité d'Oberlin. Sous bien des rapports il n'a fait que conserver un héritage pieusement recueilli. Il descendait d'un réfugié, d'un modeste garçon boulanger qui, pendant la guerre de 30 ans, avait quitté Colmar où l'empereur Ferdinand II avait placé les citoyens protestants devant l'alternative d'abjurer ou d'émigrer. La ferveur de cet ancêtre s'était conservée dans sa famille. Les parents d'Oberlin étaient liés avec Lembke, professeur au gymnase comme le père d'Oberlin, et prédicateur à Saint-Pierre-le-Vieux. Lembke s'était converti à la piété des frères Moraves pendant un séjour qu'il avait fait à Iéna en 1735 et s'était fait, avec son

ami Schmutz, propagandiste de l'esprit de Zinzendorf à Strasbourg, au grand scandale du président du Convent ecclésiastique Frœreisen qui tremblait pour l'existence de l'Eglise à laquelle il était préposé, si elle tolérait le « crime d'assemblée » que des lois sévères punissaient en France. En 1739, Schmutz avait été destitué pour avoir, malgré défense faite, réuni quelques paroissiens dans le presbytère de son père, pasteur à Saint-Nicolas, pour s'édifier avec eux. En 1740, Lembke devint l'objet d'une surveillance plus stricte de la part du Convent ecclésiastique. Et c'est en cette année que les parents d'Oberlin le choisirent comme parrain de leur fils Jean-Frédéric, baptisé le 1er septembre à Saint-Thomas. Ils faisaient donc, sans doute possible, partie du groupe des amis des frères Moraves, et souffrirent avec le parrain de leur fils de la persécution dont il était l'objet. Lembke fut destitué de ses fonctions ecclésiastiques en 1744, et se démit de ses fonctions au gymnase en 1745, pour aller s'établir à Herrenhag, et, plus tard, à Nazareth Hall en Amérique où il dirigea jusqu'en 1785 une école de garçons que les Moraves y avaient fondée. Ses amis strasbourgeois restèrent fidèles à ses principes, comme Lembke put le constater en 1753, lors d'une visite qu'il leur fit.

A ce moment eurent lieu les débuts dans l'activité pastorale d'un homme qui devint l'artisan d'un véritable réveil et le prédicateur préféré des amis des frères Moraves, J. S. Lorenz, pasteur d'une orthodoxie luthérienne impeccable, mais suspect aux autorités ecclésiastiques à cause de sa prédilection pour la terminologie de Zinzendorf, et peu sympathique à l'aristocratie strasbourgeoise à cause de l'intransigeance de son austérité. Pour cette raison, il ne parvint que lentement à la situation qui lui revenait par égard pour son talent et pour l'influence qu'il exerçait sur les milieux populaires. Il ne fut pendant longtemps chargé que des cultes d'après-midi et d'un cours de philosophie à l'Université, et subit plus d'une brimade de la part de ses supérieurs. Il ne devint professeur titulaire de théologie qu'en 1766, à trente neuf ans, et pasteur titulaire à Saint-Pierre-le-Jeune, qu'en 1771, à 44 ans.

La mère d'Oberlin fut du nombre de ses premières auditrices fidèles. Elle emmenait son fils à ses prédications. Oberlin « fut tellement ému par la parole du prédicateur qu'il suivit dès lors avec assiduité ses sermons et plus tard apprécia beaucoup aussi ses cours »[1]. « L'autorité ecclésiastique ayant jugé à propos de suspendre quelque temps ce professeur, Oberlin donna en

[1] Leenhardt, La vie de J. F. Oberlin, p. 6.

cette occasion une preuve de l'indépendance de son caractère. Les étudiants s'appliquèrent à éviter le maître disgrâcié. Oberlin, au contraire, en disciple dévoué, imagina un moyen assez original pour témoigner publiquement à Lorenz les sentiments de vénération qu'il lui portait: il se rendit pendant tout le temps de sa suspension à l'heure de son cours à la maison du professeur, il sonnait, il frappait bruyamment pour se faire remarquer des voisins, faisait une profonde révérence à la personne qui venait lui ouvrir et se retirait ensuite »[1]. Devenu pasteur au Ban-de-la-Roche, Oberlin n'oublia pas son maître. Appelé, en 1774, à prendre la direction d'une communauté d'émigrés salzbourgeois à Eben-Ezer en Amérique, il demanda conseil à Lorenz, et les encouragements que celui-ci lui prodigua ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans une décision à laquelle les circonstances seules l'empêchèrent de donner suite[2].

Que doit Oberlin à ces influences? La ferveur de sa piété chrétienne est certainement un héritage du milieu morave et de l'éducation reçue chez Lorenz. Sous ce rapport, Oberlin n'est pas un initiateur, il continue une tradition. Il nous semble pouvoir caractériser encore plus nettement la parenté spirituelle entre Oberlin et Lorenz, l'Alsacien réaliste et pratique qui a su combiner avec son luthéranisme traditionnel ce que l'esprit des Moraves avait de meilleur. Lorenz avait à un très haut degré le besoin de stimuler ses paroissiens à mettre les principes de l'Evangile en pratique. Chez lui le premier, la « Nutzanwendung » n'est pas un appendice du sermon dogmatique, mais la substance même du sermon. Il s'efforce de faire de la religion non une sphère à part, mais l'inspiration de l'activité journalière qui doit être tout entière un acte de consécration à Dieu et au prochain.

Un sermon sur Jésus enfant lui fournit l'occasion de décrire l'enfant modèle[3], un autre sur Pierre de vanter les vertus d'un artisan chrétien[4], un autre sur le centurion de Capernaum de donner des conseils à un officier qui veut être chrétien[5], un autre sur le paralytique de parler de l'attitude chrétienne pendant la maladie[6]. Il encourage les chrétiens à être le levain qui fait

---

[1] Ibidem p. 6, note 3. A cette époque, les professeurs faisaient leurs cours à domicile.

[2] Ibidem p. 231.

[3] «Holdseliger Katechismusschüler», v. Sonntagsruhe I, p. 118.

[4] Ibidem II, p. 85.

[5] Ibidem I, p. 143, «Ein vortreffliches Muster eines frommen Offiziers».

[6] Ibidem II, p. 338, v. aussi 364.

lever toute la pâte[1], il leur parle du grand devoir de faire tout ce que qu'ils font au nom de Jésus[2]. Si Lorenz n'a pu que donner des directives à ses auditeurs disséminés dans toutes les paroisses de la ville et à ses nombreux lecteurs dans les paroisses de campagne, Oberlin, placé dans un cadre plus restreint, a été à même de surveiller l'application journalière des principes analogues qu'il exposait en chaire, de donner des conseils plus détaillés, de suivre un à un ses paroissiens, de faire l'éducation chrétienne de chacune de ses ouailles.

Lorenz avait la passion de la pédagogie. Les parents appréciaient hautement les conseils précis qu'il leur donnait en chaire et dans sa cure d'âmes. Aussi fut-il très souvent chargé de la « Schulpredigt » par laquelle l'année scolaire était inaugurée solennellement le mardi après Pâques. Il a fait imprimer un grand nombre de ces sermons, de même que des récits détaillés de l'éducation qu'il avait donnée à ses propres enfants. Les parents y puisaient de précieux conseils et un encouragement à se consacrer de tout leur cœur au grand devoir de former de vrais chrétiens. Ne sommes-nous pas en droit de supposer que sous ce rapport aussi Oberlin a beaucoup appris de Lorenz?

Lorenz fut peut-être le premier ami des missions en Alsace. Plusieurs de ses disciples dont l'un fut précepteur de ses enfants, se sont mis au service de la mission danoise. Dès 1774 Oberlin déclare dans une lettre à sa mère, qu'une des raisons qui l'engagent à répondre à l'appel d'aller en Amérique, est la perspective de pouvoir, à côté de l'exercice de son ministère pastoral, évangéliser les Indiens vivant à proximité de la colonie et les nègres travaillant comme esclaves dans les plantations. Il dit que son « cœur est oppressé, pénétré de pitié pour tant de peuplades d'aveugles païens qui ont coûté à notre Sauveur le même sang que nous autres Strasbourgeois, et auxquels il n'est pas donné de goûter une seule des miettes qui tombent si abondamment de notre table »[3]. Là aussi la parenté avec Lorenz est frappante. En lui écrivant dans le même sens qu'à sa mère, Oberlin pouvait être sûr d'être compris. L'enthousiasme qu'Oberlin manifesta au commencement du XIXe siècle pour les entreprises missionnaires de la Société biblique de Londres, de ses amis de Bâle et des fondateurs de la Société des missions de Paris, l'ardeur avec laquelle il s'efforça de s'associer à leurs œuvres, de leur gagner des amis, de recueillir pour elles des dons,

---

[1] Abendruhe I, p. 422.
[2] Ibidem I, pp. 129, 199.
[3] Leenhardt, p. 229 et s.

ne pouvaient être une surprise pour ceux qui le connaissaient. Oberlin revenait à ses premières amours. N'avait-il pas placé dès longtemps les missions en tête des 16 œuvres pour lesquelles ses paroissiens devaient mettre à part une partie déterminée de leurs revenus[1] !

Sans vouloir en rien diminuer l'originalité d'Oberlin qui ne peut être classé dans aucune rubrique, ni être revendiqué par aucun parti, il nous a semblé devoir faire ressortir ce qui rattache sa piété à la tradition du milieu où il reçut sa formation. Il est le lien vivant entre le protestantisme le plus vivant du XVIIIe siècle et le christianisme éclairé, mais évangélique vers lequel est revenu peu à peu le protestantisme alsacien, après s'être laissé entraîner trop loin de sa tradition sous l'influence des idées humanitaires du XVIIIe siècle.

Comment l'influence d'Oberlin s'est-elle exercée sur le protestantisme alsacien en dehors du Ban-de-la-Roche dans la dernière partie de sa vie et après sa mort? C'est la dernière question à laquelle nous allons essayer de répondre. Oberlin n'a rien écrit. Il n'a donné qu'exceptionnellement des prédications en dehors de sa paroisse et, à en juger par les exemples dont nous avons eu connaissance, il s'est gardé, à l'encontre de Bost, de toute polémique, pour se contenter d'exposer en toute simplicité, avec une grande richesse d'exemples bibliques, l'un ou l'autre des principes chrétiens fondamentaux. Il n'a agi que par le rayonnement de sa personnalité puissante, singulièrement attrayante, et par celle de son œuvre qui garantissait l'excellence des principes qui l'avaient inspirée. Il avait su associer, dès le commencement, à cette œuvre de nombreux amis strasbourgeois qui lui fournissaient les fonds nécessaires pour ses différentes entreprises et en suivaient le développement avec la plus vive sympathie. Au nombre de ceux-ci se trouvait le piétiste Wegelin qui avait peu goûté le genre de Bost. Tous les visiteurs d'Oberlin remportaient de leur séjour au presbytère de Waldersbach des impressions religieuses dont nous pouvons mesurer l'effet par ce que nous révèle par exemple le journal d'Octavie de Berckheim ou celui d'Augustin Périer. Si nous nous remémorons les entretiens d'Oberlin avec cette jeunesse enthousiaste ou ses conservations avec des visiteurs de marque comme le préfet Lezay-Marnésia, si nous voyons comment Oberlin insiste toujours sur l'inspiration chrétienne de son œuvre, sur la nécessité de rechercher avant tout le royaume des cieux, il nous est aisé de nous imaginer avec combien plus d'insistance il devait en parler avec ses intimes.

---

[1] Leenhardt, p. 128.

A une époque où presque partout en Alsace, nous pouvons constater plutôt une juxtaposition de quelques éléments évangéliques et des idées humanitaires, chez Oberlin, l'amour de l'humanité, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité n'est que la fleur d'une vie spirituelle née de l'assimilation de l'Evangile. Chez lui, il y a interpénétration parfaite de l'amour du Christ et de la consécration à toutes les activités par lesquelles on peut faire le bien.

Le foyer d'Oberlin a rayonné en Alsace plus encore que par ceux qui l'ont visité en hôtes de passage, par ceux qui y ont séjourné plus longuement, ses nombreux pensionnaires[1], et enfin surtout par l'intermédiaire de ses enfants qui tous, sauf son fils Frédéric-Jérémie, mort pour la défense de la patrie, devinrent pasteurs ou femmes de pasteurs. La ruche essaima, et dans toutes les contrées d'Alsace, des âmes formées par Oberlin s'efforcèrent de continuer la tradition d'un père vénéré.

Fidélité-Caroline épousa en 1795 Wolf, pasteur à *Mittelbergheim* et à *Bischwiller*, où elle a laissé le souvenir d'un « ange de bonté ». Charles-Conservé exerça à partir de 1808 le ministère à *Rothau*. Henriette-Charité devint en 1804 la femme du pasteur Graff de *Mulhouse* qui, après s'être consacré pendant 14 ans à l'évangélisation de la Russie, revint en Alsace aider son beau-père et se retira enfin à *Strasbourg*. Louise-Charité fut la collaboratrice de Pierre Witz qui, de 1815 à 1840, fut pasteur à *Colmar*[2]. Frédérique-Bienvenue se maria en 1806 avec le pasteur Rauscher de *Roppenheim*, le suivit en 1809 à *Harskirchen*, puis en 1811 à *Barr*, et enfin revint en 1825 avec lui à la maison paternelle, Rauscher ayant considéré comme un privilège de devenir le dernier vicaire et le successeur de papa Oberlin. Leur fils, vrai héritier de l'esprit de son grand-père, à en juger par son sermon d'installation à Colmar[3], épousa sa cousine, fille du pasteur Witz de Colmar, dont il devint, en 1840, le collègue, deux jours avant que celui-ci ne mourût. Il eût été certainement appelé à

---

[1] Dans les articles que M. Borel-Girard à consacrés a Oberlin dans «La Veillée», il cite les souvenirs inédits de Madame Ecklin, ancienne pensionnaire d'Oberlin qui raconte comment elle fut amenée par Oberlin à faire les expériences religieuses qui caractérisent la piété du Réveil. Voir 1926, pp. 126 et 150.

[2] Bost reconnaît qu'il était évangélique, mais déclare qu'il manquait totalement du don de la prédication. Ses deux fils devinrent pasteurs, l'un à *Waldersbach*, l'autre à *Diedendorf* et plus tard à *Cosswiller*. Sa fille Marie-Adélaïde épousa son cousin, le pasteur Rauscher, qui exerça le ministère à Saint-Dié avant de venir à Colmar.

[3] Antritts-Predigt, vorgetragen in der evangelischen Kirche zu Colmar, den 1. März 1840 durch L. F. Rauscher. Colmar 1840.

faire une belle œuvre dans le chef-lieu du Haut-Rhin, s'il n'avait été ravi par la mort après quelques mois d'activité seulement.

Au rayonnement du foyer d'Oberlin lui-même, il faut ajouter celui de tant d'autres qui ont subi d'une façon durable son influence bénie au Ban-de-la-Roche. Oberlin a créé là-bas un centre de vie chrétienne intense d'où devaient sortir, de génération en génération, des hommes d'élite qui ont marqué dans les annales du protestantisme alsacien et français et qui ont donné une impulsion puissante à toutes ses activités. Il suffit pour l'indiquer de nommer le nom des Legrand, Dieterlen, Steinheil et Fallot.

Enfin, c'est en grande partie grâce à Oberlin que des représentants du Réveil comme Mme de Krüdener, d'un piétisme sincère, comme Jung-Stilling, d'un mysticisme évangélique, comme Lavater, entretinrent des relations suivies avec l'Alsace et y gagnèrent de nombreux amis. Mais Oberlin sut se garder et préserver son entourage du danger que leurs exagérations pouvaient faire courir à la piété. Son fils Henri, momentanément fasciné par l'exaltation de la baronne, revint à une piété plus saine, mais non moins active en collaborant avec son père[1]. A cette époque le goût du merveilleux était dans l'air dans les milieux profanes et dans les milieux religieux. Oberlin n'en fut pas exempt, mais il sut en conjurer les dangers chez lui-même et chez ses amis. Augustin Périer nous raconte dans son journal, en 1794, qu'Oberlin assaisonnait ses discours sur Swedenborg « de règles pratiques et d'éclaircissement des dogmes purs de l'Evangile ». Oberlin recueillit pendant quelque temps chez lui le jeune Empaytaz, lui aussi ébloui par Mme de Krüdener. La confiance réciproque qui s'établit entre le jeune homme et le vieillard fut telle, qu'Oberlin consacra Empaytaz au saint ministère. Enrichi par le contact avec un homme de haute expérience, Empaytaz se rendit à Strasbourg pour y prendre la succession de l'œuvre de Bost. Et c'est ainsi que la mission de Bost fut continuée à Strasbourg certainement dans son esprit, mais dans son esprit assagi, mûri par l'influence du patriarche du Ban-de-la-Roche.

Quelques Notes sur la Méthode pédagogique d'Oberlin.

A l'occasion du centenaire de la mort d'Oberlin, le musée alsacien à Strasbourg a organisé une exposition d'objets et de papiers qui, en partie, lui ont été offerts tout récemment par les

---

[1] Vicaire de son père, il contracta une grave maladie pendant une tournée d'évangélisation qu'il avait entreprise dans le midi et mourut, peu après son retour, dans la maison de son père, en 1817.

descendants d'Oberlin et qui ont été tirés pour la première fois des armoires où ils sont habituellement conservés. Ils servent à illustrer la méthode pédagogique employée par Oberlin et dont il a donné une description dans la lettre de remercîments adressée à la Convention nationale qui avait décrété de rendre un hommage public à ses efforts en vue de franciser, de cultiver et de civiliser les habitants du Ban-de-la-Roche.

Nous y lisons: « Il y a environ 27 ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feu ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves des figures d'histoire, d'animaux et de plantes où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français.

« Pour occuper en même temps les mains, elles leur apprenaient le tricotage, inconnu jusqu'alors dans cette contrée. Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdissaient les membres, contribuaient à leur santé et leur apprenaient à jouer honnêtement sans se quereller. Dans les beaux jours, on les menait à la promenade, là, les enfants cueillaient des plantes et les conductrices les leur nommaient et leur faisaient répéter les noms. Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continuel.

« J'ai une petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instruments de joueurs de gobelets, le tout au service de nos institutrices. Quand le zêle des élèves commençait un peu à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon les excitait de nouveau et ranimait leur goût à apprendre. J'ai oublié de parler des petites cartes géographiques que j'ai taillées sur bois, par le moyen desquelles mes petites élèves se familiarisaient peu à peu avec tous les pays du monde.

« Quand une institutrice m'avertit que ses élèves avaient bien saisi les cahiers d'histoire, plantes, animaux, cartes géographiques, il lui fut permis de produire ses élèves à l'église assemblée, et les enfants montraient les progrès avec une gaîté, avec une extase qui fit pleurer les vieux; de plus, par cette répétition ou récitation publique, je réussissais à enseigner aux vieux ce qui leur était utile, mais que je n'avais pas eu l'occasion de leur apprendre. Par ces moyens, cette petite peuplade, jadis parfaitement ignorante, est toute métamorphosée, et le français est quasi la langue maternelle de toutes les familles qui ont bien voulu se laisser civiliser [1]; quoique les leçons de ces institutrices,

---

[1] La langue parlée dans la contrée était le patois lorrain, encore en usage l'heure actuelle dans le département des Vosges. Par contre, la langue religieuse

pour éviter le dégoût des élèves et des maîtresses, ne se donnassent qu'un ou deux jours par semaines »[1].

On voit aisément que la méthode inventée par Oberlin, pratiquée par les « conductrices de la tendre enfance » était analogue à celle employée aujourd'hui dans les jardins d'enfants ou dans les écoles maternelles[2]. Sa façon d'appliquer la méthode directe pour l'enseignement du français mérite d'être méditée, parce qu'elle a été efficace.

Oberlin n'avait pas à sa disposition des livres ou des images pouvant être utilisés pour cet enseignement de la première enfance. Il a tout inventé et tout confectionné lui-même. Doué d'un réel talent pour le dessin et de beaucoup d'habileté pour l'exercice des arts mécaniques[3], il a dessiné lui-même les cartes géographiques[4], les animaux, les plantes, les personnages historiques, les soldats que les enfants devaient apprendre à reconnaître ou à colorier.

Pour avoir un nombre suffisant de dessins pour tous les « poêles » et pour toutes les écoles, Oberlin les a taillés sur bois et les a tirées lui-même sur une presse conservée au musée alsacien[5]. Pour donner l'image exacte des plantes, il a souvent utilisé le procédé de presser les plantes, de les enduire ensuite d'encre de Chine et de s'en servir comme d'un cliché. Il a obtenu ainsi des figures reproduisant exactement toutes les nervures des feuilles et aidant à en faire comprendre et admirer la structure.

Oberlin a rappelé dans sa lettre comment il combattait à

était le français (voir H. Strohl, de Marguerite de Navarre à Louise Scheppler, pp. 98—100). Oberlin s'est efforcé de faire disparaître cette différence entre la langue profane et la langue religieuse. Oberlin dit dans sa lettre à la Convention que sa langue maternelle était l'allemand et que «sachant à force de lecture assez de français pour sa chère vallée, il reste court vis-à-vis de Français nés français». Il célébrait des cultes en allemand au Hohwald et à Belmont, où la paroisse se composait en grande partie d'émigrés venus de la Suisse alémanique.

[1] Voir Leenhardt, p. 478.

[2] Ibidem p. 60.

[3] Ibidem p. 103, note 1.

[4] Cartes muettes du Ban-de-la-Roche, de l'Alsace, de la France, de l'Europe, une mappe-monde, le système solaire.

Les enfants devaient apprendre à connaître leur pays natal, sa place dans la petite patrie, la place de celle-ci dans la grande patrie, les relations de celle-ci avec les pays voisins et les relations de l'Europe avec la terre entière, enfin la place de la terre dans l'univers, œuvre de Dieu et objet de son amour paternel. L'enseignement de la géographie s'accompagnait donc d'un enseignement civique, moral et religieux. Les enfants acquéraient la notion de la hiérarchie des devoirs et la vision de l'étendue de la providence divine.

[5] Selon les indications qui se trouvent sur les clichés, Oberlin à tiré entre 1779 et 1791 1250 exemplaires de chaque carte.

l'école la fatigue et l'ennui, et comment il ranimait sans cesse le zèle des élèves par de « nouveaux miracles de sa façon ». Les « conductrices » excellaient à maintenir l'attention dans leur classe et à faire régner parmi les enfants la gaîté et l'entrain. En cela aussi la pédagogie d'Oberlin est très moderne.

Cet éducateur passionné pratiquait aussi la pédagogie chez lui. A côté de sa nombreuse famille, il avait toujours dans sa maison quelques jeunes filles que les meilleures familles d'Alsace lui confiaient. Il leur donnait des leçons qui lui donnaient l'occasion de perfectionner sa méthode, et utilisait jusqu'aux jeux pour consolider les connaissances et pour former le caractère de ses pensionnaires. Nous trouvons au musée un grand nombre de jeux de cartes[1] de l'invention et de la fabrication d'Oberlin et destinés à graver dans la mémoire de la jeunesse des connaissances d'histoire, de géographie, de botanique ou de quelque autre discipline[2]. Ces jeux ont dû provoquer un grand enthousiasme parmi la jeunesse groupée autour de la table d'Oberlin, car les anciennes élèves ont souvent conservé comme une précieuse relique les petits cartons que leur abandonnait Oberlin après qu'ils eussent servi à égayer les soirées de Waldersbach. Mme Weber-Reussner, à Strasbourg, possède seize de ces jeux pieusement transmis de génération en génération dans sa famille et ayant appartenu à Mme Pfeffinger, née Imlin, ancienne pensionnaire d'Oberlin ou à son beau-frère J. J. Emmerich qui séjourna à Waldersbach de 1773 à 1774. Oberlin a également usé du procédé de donner à ses élèves des petits cartons reproduisant les contours des différents pays de l'Europe et avec lesquels il s'agissait de reconstituer rapidement la carte du continent[3].

Les pensionnaires d'Oberlin n'emportaient pas seulement des jeux de cartes de Waldersbach. Oberlin aimait à donner à ses visiteurs un souvenir des entretiens qu'il avait eus avec eux ou laisser à ses paroissiens un mot leur rappelant les conseils qu'il leur avait donnés ou les consolations qu'il leur avait prodiguées pendant sa visite. Dans ce but, il imprimait lui-même sur des petites feuilles carrées des versets bibliques soigneusement classés dans des pochettes et dont il portait toujours sur lui une provision. En voici quelques exemples:

---

[1] Jeux de «familles».

[2] Il y a des jeux concernant la géographie de France, de Suisse, du pays de Canaan, d'Afrique etc., et des jeux devant servir à faire retenir la suite des rois de France. D'autres contribuaient simplement à enrichir le vocabulaire des élèves, envoyées au Ban-de-la-Roche pour y apprendre le français. On s'y exerçait à retenir les termes précis servant à désigner les différentes parties de la maison, les objets composant la batterie de cuisine, les instruments aratoires etc.

[3] Puzzle.

« Dieu veut que le père soit honoré par les enfants, et il a confirmé l'autorité de la mère sur les enfants » ; Sirac. 3. « Eternel, tu regardes lorsqu'on afflige ou qu'on maltraite quelqu'un »; Ps. 10. « S'il se peut et autant que cela dépend de vous, ayez la paix avec tous les hommes »; Rom. XII. « C'est une gloire à l'homme de s'abstenir de procès, mais chaque insensé s'y engage »; Proverbes XX. « Mon père travaille toujours, et moi, je travaille aussi »; Jean V. « Il est permis de faire du bien les jours du sabbat »; Mathieu XII. Il est aisé de se représenter dans quelles circonstances Oberlin remettait l'un ou l'autre de ces avertissements solennels à un paroissien. Naturellement les pensionnaires et leurs parents recevaient des versets d'un autre genre, accompagnés d'un mot personnel d'Oberlin. On conserve de ces souvenirs dans beaucoup de familles d'Alsace.

Au presbytère de Waldersbach, on jouait aussi aux petits papiers, et c'était l'occasion de mettre tous les habitants de la maison tour à tour sur la sellette. Ce divertissement portait le nom de « jeu de l'amitié noble et franche ». Nous trouvons à l'exposition Oberlin les petits rouleaux sur lesquels un jour chaque élève a dû noter les défauts observés chez M. Oberlin. Le maître provoque la critique de sa personne et ne craint pas que son autorité puisse en souffrir. Il s'accuse lui-même de se laisser aller parfois à la colère[1], ce que ses élèves semblent lui avoir reproché, car l'une d'elle déclare que « M. Oberlin est une charmante personne quand il est de bonne humeur, mais quand il est sombre, c'est pour faire trembler toutes ses filles »[2]. Un chef qui sait garder le sourire quand il est critiqué, a le droit de souligner les petits défauts de sa troupe, et peut exiger que chacun à son tour accepte des remontrances amicales sans se fâcher. La leçon de morale appliquée s'accompagne d'éclats de rire... et fait son effet.

Combien ces séances devaient-elles contribuer à révéler à Oberlin le caractère des âmes confiées à sa direction et à rendre son action sur elles plus efficace!

Connaître les dispositions naturelles de son entourage et de ses paroissiens était la première préoccupation d'Oberlin, afin d'être à même de traiter chacun selon son individualité et de

---

[1] Nous transcrivons le texte exact: «Voici les défauts dont je me souviens en ce moment: friandise, gourmandise, quelquefois colère mal placée, une bonne dose de vanité et d'orgueil. Mais le tout est un peu limé et poli, et je le cache sous un joli dehors».

[2] Une autre écrit: «Je ne sais rien de Monsieur que quelquefois, il est un peu trop vif quand on a fait une faute».

lui aider à développer sa propre personnalité, à devenir lui-même. Lavater lui ayant fait connaître sa théorie sur la physionomie révélant le caractère, Oberlin fit poser ses enfants, ses élèves, tous ses paroissiens et dessina leur silhouette. Nous trouvons à l'exposition Oberlin entre autres la collection entière des portraits des habitants d'un village, classés par familles et selon leurs signes distinctifs. Oberlin analysait soigneusement les traits et essayait d'en tirer des renseignements sur l'hérédité et les dispositions particulières de chaque individu. Quel amusement pour tous de voir fixer les contours de l'ombre du profil, de voir rapetisser le dessin à l'aide du pantographe, de découper la silhouette ainsi obtenue et de la coller soigneusement sur un carton, et quel profit le pédagogue sut tirer de ces divertissements! Oberlin s'intéressait aussi à la phrénologie de Gall et marqua sur un crâne les protubérances considérées comme indices d'une aptitude. Avant d'accuser de paresse un élève nul en calcul ou en dessin, il examinait s'il en avait la « bosse » ou non. Suivre les indications fournies par la nature, pousser à développer ce qui est capable de l'être, était son grand souci.

Ce n'était pas seulement les conductrices qui devaient se préoccuper de la santé de leurs élèves et leur dégourdir les membres. Oberlin était bon marcheur et faisait de grandes courses avec ses élèves. Ces courses de montagne aussi devenaient des leçons de géographie, de minéralogie, de botanique, de zoologie. On apprenait à s'orienter, à lire une carte, à désigner les plantes par leur nom, à reconnaître le chant des oiseaux, à observer la vie des insectes, à jouir des beautés de la nature, mais aussi à estimer le travail du laboureur, à prendre part aux misères des pauvres et des malades qu'Oberlin visitait, et à faire une bonne action partout où l'occasion s'en présentait. Le samedi, Oberlin, assisté de sa grande famille, remettait en état le chemin de l'église quand l'orage l'avait raviné.

Si l'on n'avait un peu trop usé de la formule « Oberlin précurseur de ..... », on serait tenté de le présenter comme précurseur de la méthode des éclaireurs. N'a-t-il pas été l'homme débrouillard par excellence? N'a-t-il pas stimulé jeunes et vieux à exercer de nombreux « métiers de loisirs » pour pouvoir se passer de l'aide des autres et pour pouvoir rendre des services plus nombreux? [1]. N'était-il pas toujours à l'affût de la bonne action à faire? N'était-il pas le chef de troupe idéal? N'a-t-il pas décerné à ses jeunes amis des prix nombreux pour tout nouveau talent

---

[1] Voir Leenhardt, pp. 104 et 517.

acquis? [1]. N'a-t-il pas voulu que la discipline fût en grande partie exercée par les élèves eux-mêmes et n'a-t-il pas fait élire dans chaque classe un juré, un ancien, des pelotonniers, des gardes dont chacun avait sa charge et sa responsabilité particulières? [2].

Et, enfin, l'esprit des éclaireurs-unionistes ne l'a-t-il pas animé, puisque, chez lui aussi, le but essentiel était de former une grande fraternité pour l'établissement du royaume de Dieu?

Depuis le temps d'Oberlin, la pédagogie a fait de trop grands progrès pour que l'on puisse songer à recommander de copier le détail de ses méthodes. Mais de même que l'étude des ébauches dans lesquelles l'artiste a fixé sa première inspiration est souvent plus suggestive que l'œuvre accomplie, il reste toujours instructif d'observer les premiers tâtonnements d'une méthode qui vaut surtout par l'esprit dans lequel elle est appliquée.

---

[1] Ibidem, pp. 46, 61, 105.
[2] Ibidem, p. 45.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Les idées religieuses d'Oberlin 3
Les ancêtres d'Oberlin 25
Un sermon inédit d'Oberlin 28
Dans quelle mesure Bost et Oberlin ont-ils été des précurseurs du Réveil en Alsace? 35
Quelques notes sur la méthode pédagogique d'Oberlin 46

[redacted]
3 2400 00162 4588

DATE DUE

DEC 15 2007	
GAYLORD	PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500